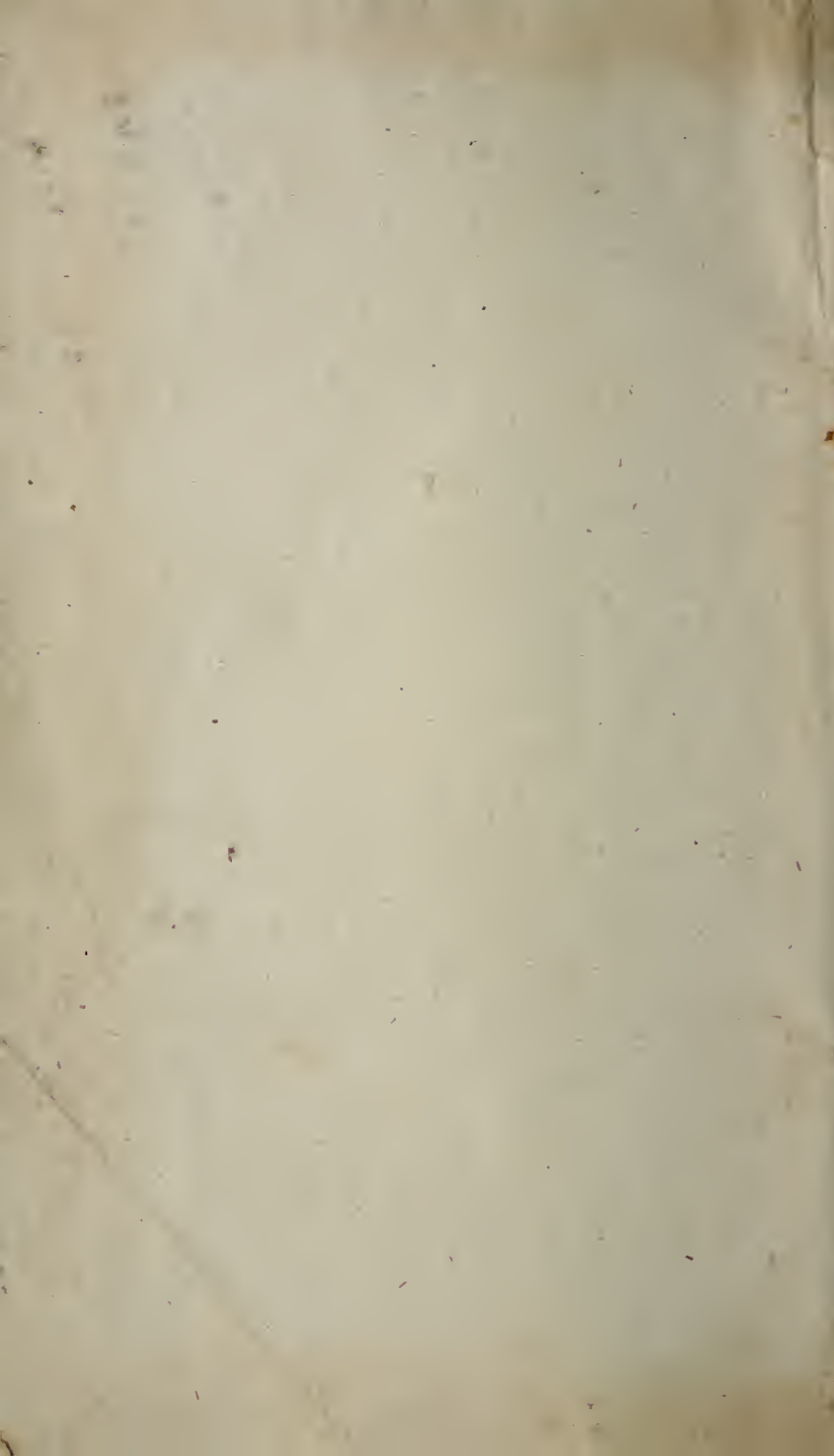


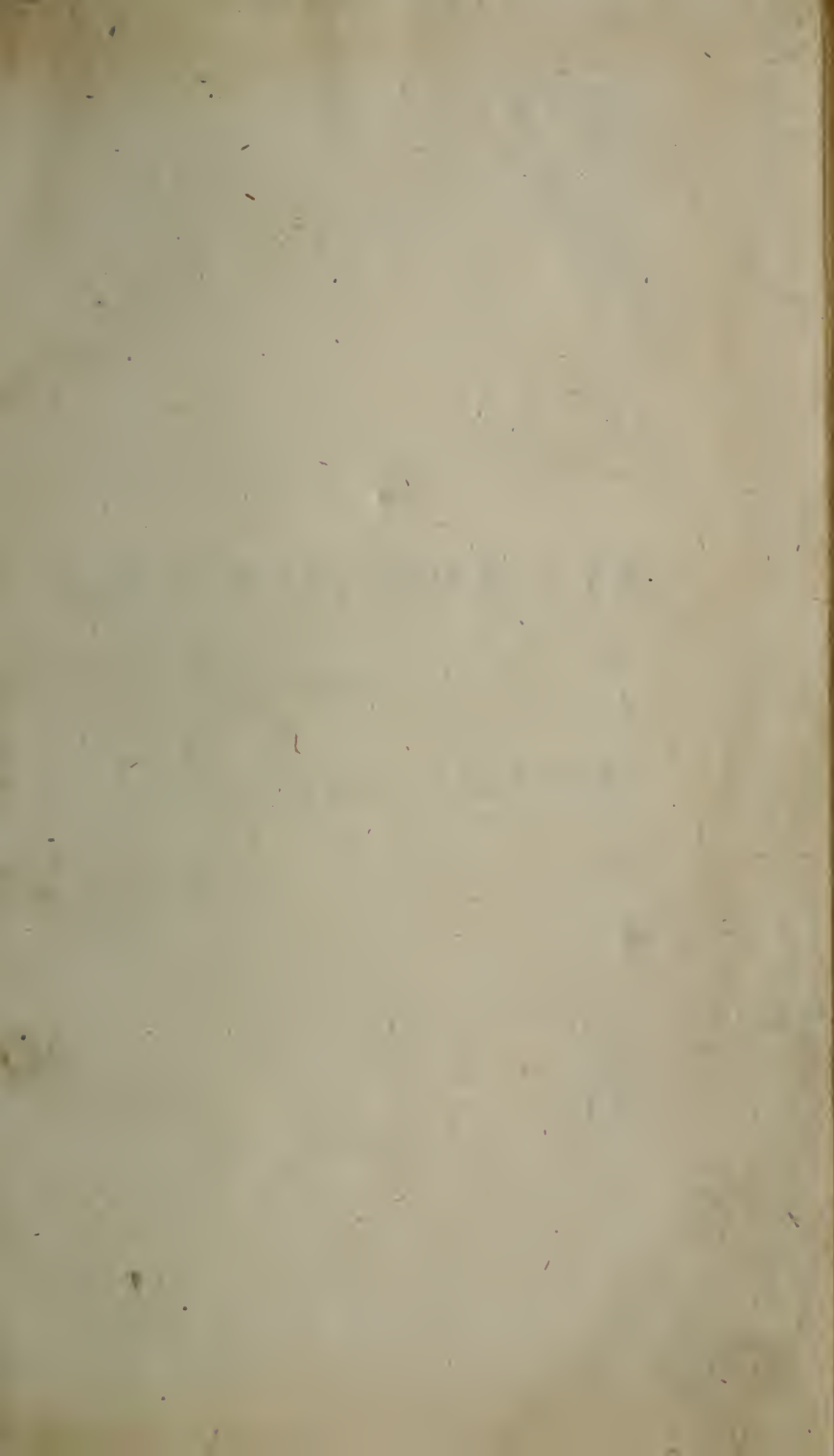
B67-7582

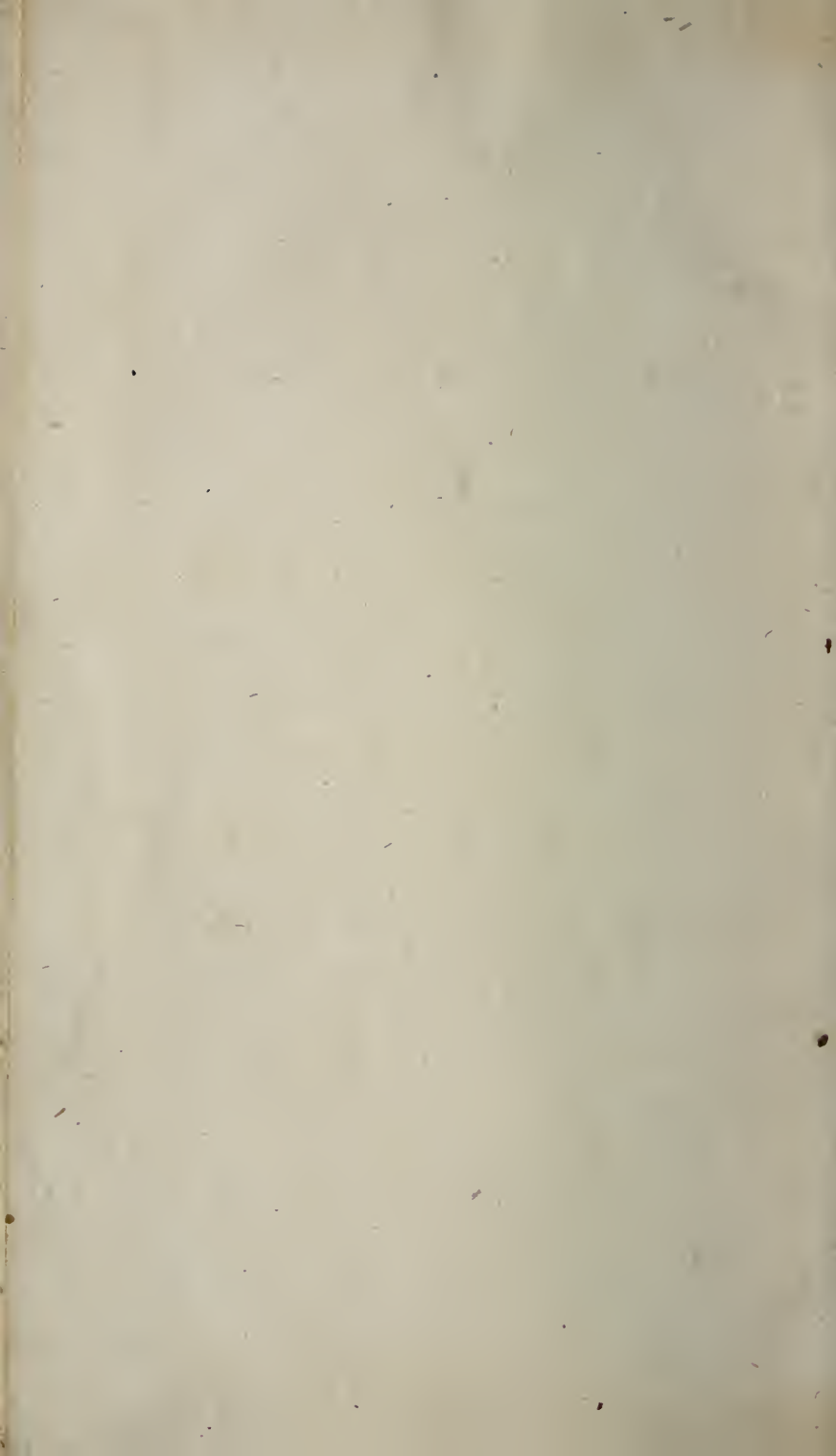
page

~~165~~

16







LE SOUTERRAIN,

OU

LES DEUX SŒURS.

UNIVERSITY OF CHICAGO

1911

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

LE SOUTERRAIN,

OU

LES DEUX SŒURS.

PAR MADAME BACKKER,
(LATE MADAME HERBSTER.)

CINQUIÈME ÉDITION.

LONDRES,

CHEZ A. B. DULAU ET Co. SOHO-SQUARE.

1815.

De l'Imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret Street,
Cavendish Square.

A MA JEUNE AMIE,
EN LUI PRÉSENTANT LE SOUTERRAIN.

Chère Anna, si j'ai peint la candeur, l'innocence,
Dans ce timide essai ; si je les fais aimer,
C'est ton portrait tracé par la reconnaissance :
Pour plaire, il suffisoit qu'il pût te ressembler.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF KING CHARLES THE FIRST

BY JOHN BURNET

AVANT-PROPOS.

LES François possèdent très-peu de livres amusans que l'on puisse mettre sans danger, entre les mains des jeunes personnes. Berquin a écrit pour les enfans, et ses tableaux naïfs sont faits pour leur âge. Il a peint l'aurore de la vie, et son coloris est plein de grâces ; mais son pinceau n'a pas tracé les scènes du monde, qui, sortant déjà de la sphère de l'enfance ne s'élèvent pas encore à celle de la jeunesse proprement dite. Ses dialogues sont peut-être trop simples, trop dépourvus de faits et de

caractères, pour cet âge où la réflexion naissante demande à rapprocher des idées et des sentimens, et à s'attacher à quelques modèles. Le même vide, dans ce genre, n'existe pas chez les Anglois. Il y a une foule d'histoires charmantes écrites dans leur langue, et à l'usage des jeunes personnes, notamment celles publiées par Miss Edgeworth. C'est après les avoir lues que j'ai conçu le projet d'imiter le genre agréable et instructif qu'elle a choisi, et de composer le *Souterrain, ou les deux Sœurs*. Mais je suis loin de croire que j'aye approché de son talent facile et aimable, et je demande l'indulgence de mes lecteurs avec bien de la franchise. On ne doit point s'attendre à trouver dans cet ouvrage de grands événemens, ou des aventures pi-

quantes : tout y est simple et naturel comme l'enfance. Je ne peins pas des passions, mais des sentimens ; parce que j'écris pour un âge que le tableau des premières pourroit trop émouvoir. En un mot, en donnant cette foible production au public, je me suis attachée à deux idées morales : la première, c'est qu'il faut apprendre aux jeunes personnes que le sentier de la vie est souvent pénible à parcourir ; qu'on y rencontre à chaque pas, les maux attachés à la nature humaine, depuis la désobéissance de nos premiers parens ; la seconde, c'est que Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en lui ; que s'il les afflige pour un temps, c'est pour mieux les récompenser ensuite, lorsqu'ils ont supporté l'épreuve avec

courage, et qu'ils n'ont point cessé de remplir leurs devoirs avec fidélité. Outre la paix intérieure que l'âme trouve alors au milieu des orages de la vie, la résignation lui donne cette sorte de jouissance qui naît de la soumission à cet être supérieur ; elle adore, elle bénit la main qui l'a frappée, et trouve sa satisfaction où le méchant ne rencontre que l'affreux désespoir. Les deux sœurs que je mets en scène, l'une âgée de douze ans, l'autre de six, restent seules au milieu d'une grande ville, sans parens, sans amis, sans protecteur ; il semble que la divine Providence les conduise par la main jusqu'au souterrain, qu'elle leur y donne la paix au milieu de la guerre qui embrasoit alors toute la France. Gabrielle et Augustine sont si persua-

dées que Dieu veille sur elles, qu'elles se conduisent toujours comme si elles agissoient sous ses yeux ; si elles ont le bonheur de faire une bonne action, elles remercient la Providence de les avoir choisies, de préférence, pour exercer un acte qui émane de sa bienfaisance universelle. C'est elle qui a protégé toute la famille et qui l'a soutenue au milieu de tous les dangers ; c'est elle qui la réunit. Au surplus, le fond de cette histoire est vrai : ma Gabrielle n'est point un être idéal ; j'ai peint les grâces, l'obéissance, et enfin toutes les vertus dont j'avois le modèle sous les yeux. Ma jeune amie n'a que huit ans, et c'est elle, c'est son portrait que j'ai donné en faisant celui de Gabrielle. Mêmes soins, mêmes attentions pour ses petites sœurs ;

la piété, la douceur, la bienveillance forment son caractère ; elle fait la gloire de toute sa famille et le bonheur de tout ce qui l'entoure ; n'est-ce pas Gabrielle !
—Non, c'est Anna.

LE SOUTERRAIN,

OU

LES DEUX SŒURS.

DANS la riche et fertile vallée de Tours, que l'on peut nommer avec raison le jardin de la France, sur les bords de la Loire, est une petite chaîne de rochers exposés aux premiers rayons de l'aurore et aux feux brûlans du midi. L'antique forêt de Roseville, qui la couronne, la préserve des vents glacés du nord, et y laisse croître abondamment la cerise, la pêche, l'abricot et la vigne. La plupart de ces rochers sont habités par de pauvres vigneronns qui, contents même, sur ces rochers, des bienfaits que leur prodigue la nature, n'ont d'autre ambition que d'en jouir et de les partager.

Le comte de Roseville, seigneur d'une partie de ce beau pays, étant un jour à la chasse, fut surpris par un orage qui le contraignit de chercher un abri. Il entra machinalement dans un endroit qui avoit autrefois servi de four à chaux, et il s'y promenoit en attendant que la violence de l'orage fût un peu calmée. Son chien le conduisit, après plusieurs détours, dans un vaste souterrain qui, selon les apparences, s'étendoit sous toute la chaîne de rochers.

On étoit alors au 30 Juin, 1792 ; la noblesse étoit poursuivie, emprisonnée ; on préparoit le 10 Août et les premières journées de Septembre, époque terrible de notre révolution, également affreuse et par le sang qui arrosa en ce moment toutes les parties de la France, et par les malheurs sans exemple qui en ont été la suite !—Le comte de Roseville, qui étoit plutôt le père de ses vassaux que leur maître, comptant sur l'affection

qu'il étoit en droit d'en attendre, avoit jusqu'alors différé d'émigrer, espérant toujours que le nuage politique qui couvroit l'horizon s'éclairceroit, et que les lois et la vertu triompheroient des principes corrupteurs et des efforts du crime. Le désordre cependant faisoit des progrès rapides et plongeoit la France dans toutes les horreurs d'une guerre civile. L'innocence tomboit sous le couteau fatal, la mort étoit inévitable et la fuite impossible. Le comte lui-même craignoit à chaque instant d'être arrêté; ce fut alors que le souterrain qu'il venoit de découvrir lui fit naître l'idée d'en faire une retraite sûre pour lui et pour toute sa famille.

Aussitôt que la pluie eut cessé, il retourna au château, méditant cette idée; il en fit part à la comtesse; elle en parut vivement frappée, et convint d'aller le jour suivant visiter le souterrain. Ses enfans Gabrielle et Augustine, présens

à la conversation, demandèrent la permission d'accompagner leur mère, ce qui leur fut accordé, sous la condition expresse qu'elles garderoient le plus grand secret sur le but de leurs promenades. Richard, valet de chambre du comte, avoit élevé son maître et s'étoit par là acquis toute sa confiance; seul de tous les domestiques il fut mis dans la confidence.

Le lendemain on partit après le déjeuner; on renvoya la voiture à l'entrée de la forêt; on gagna les fours à chaux, et Richard marcha le premier, muni de flambeaux. A leur lueur on découvrit un passage obscur que le comte n'avoit pu voir la veille, et qui les conduisit à une grotte soutenue de quatre piliers de rochers au milieu desquels se trouvoit une fontaine dont l'eau retomboit en cascade dans un petit bassin, et alloit ensuite se perdre sous le roc. Une douce clarté pénétrait dans cette grotte

à travers les crevasses qu'on apercevoit en différens endroits; plus loin se trouvèrent encore plusieurs autres grottes que l'on pouvoit facilement rendre habitables. Dans l'une d'elles étoit une ouverture entre deux pierres, disposée de manière qu'il étoit presque impossible que la pluie y pénétrât, et cependant suffisante pour laisser passer le jour. La plupart des autres pièces étoient peu ou foiblement éclairées; un long corridor conduisoit à une espèce de rotonde très-élevée, inaccessible au jour; derrière cette rotonde, un chemin tortueux et étroit les conduisit, au bout d'un quart-d'heure, dans une carrière à une très-petite distance du pont de Tours. Deux issues! s'écria Richard, c'est à merveille: si monsieur le comte veut me croire, je me charge de rendre ce souterrain habitable et impénétrable aux curieux.—Comment? demanda la comtesse; pourquoi d'autres

personnes n'auroient-elles pas la même curiosité que nous ? d'ailleurs ce souterrain ne peut-il pas être connu des habitans des environs ?—Cela n'est pas probable, madame, répondit Richard ; outre que c'est un vrai labyrinthe où l'on peut se perdre très-facilement, et par conséquent craindre de s'engager, les gens de la campagne ont toute autre chose à faire ; ceux de la ville sont trop craintifs pour s'y enfoncer ; et quant aux étrangers, quelles occasions et quels motifs auroient-ils de le visiter : d'ailleurs je bornerai leur curiosité.—Et de quelle manière ? demanda le comte.—En mettant des portes dans les endroits les plus obscurs. Des portes ! mais ce sera une raison de plus pour vouloir y pénétrer. On voudra savoir ce qu'il y a au-delà ; on enfoncera les portes, et . . . —Je vous demande pardon, interrompit vivement Richard ; ces portes seront invisibles pour tout autre que pour votre famille.

—La comtesse et ses filles faillirent éclater de rire à ces mots ; mais Richard paroissoit si sérieux, qu'elles se contentèrent de demander l'explication de cette prétendue invisibilité.—Ces portes, reprit le domestique, seront un chassis de bois que je remplirai d'argile ; lorsqu'on le touchera, on croira ne toucher que de la terre ; elles seront disposées dans les endroits les plus obscurs et je vous assure qu'à moins d'avoir de la lumière et de faire une extrême recherche, il sera difficile de les découvrir.—Le comte réfléchit un moment au projet de Richard, il se le fit expliquer clairement, et lorsqu'il eut reconnu qu'on pouvoit s'y attacher, il lui donna la permission de l'exécuter, lui promettant même de lui fournir tout ce qui pourroit lui être nécessaire, et de l'aider de tous ses moyens.—Oui, dit-il alors à la comtesse, plus j'y pense, plus je me persuade que c'est le ciel qui nous a fait découvrir cette retraite. Dieu

veuille que nous n'en ayons pas besoin ; mais il est prudent de la préparer, à tout événement.

Les jours suivans, Richard fut à la ville faire les emplettes nécessaires à l'exécution de son plan ; le comte, sous prétexte de chasser, alloit tous les jours travailler avec lui, et ils y mirent tant d'activité et de constance que le souterrain fut prêt en très-peu de temps. Six semaines après la découverte que le comte en avoit faite, le 11 Août, la comtesse et ses filles y retournèrent ; Richard leur fit remarquer la sûreté des portes d'argile et la manière de les ouvrir ; ensuite ils passèrent aux chambres qu'il avoit garnies de nattes de paille recouvertes de vieux tapis de Turquie qui ne servoient à rien dans le garde-meuble du château ; il avoit aussi orné les murs de tapisseries épaisses qui devenoient très-utiles dans le souterrain pour préserver de l'humidité. Des

meubles grossiers, mais commodes, ne laissoient rien à désirer ; la plus grande chambre, qui étoit aussi la plus éclairée, étoit préparée pour la comtesse, et une autre à côté pour ses deux filles. Elles étoient toutes fermées de portes de bois garnies de peaux de mouton, pour garantir du froid ; une cuisine étoit à peu de distance, et différens cabinets renfermoient des provisions de toute espèce, particulièrement d'huile et de charbon de bois. Des lampes disposées de distance en distance éclairaient les endroits les plus obscurs ; la rotonde formoit un cabinet d'études ; une lampe suspendue au milieu, par le reflet de sa lumière sur les pierres stalactiques, le faisoit paroître parsemé de diamans : un piano, une harpe, de la musique, un porte-feuille rempli d'excellens dessins, des crayons, une bibliothèque composée des meilleurs auteurs, promettoient d'agréables

distractions dans cette retraite ; de doubles portes, aussi impénétrables que les premières, étoient également disposées du côté de la carrière.

La comtesse examina, admira, approuva tout, et le soir même elle fit transporter au souterrain l'argent de deux terres considérables que son mari avoit vendues depuis peu, ses diamans, son argenterie, tous ses meubles les plus précieux, et une grande quantité de linge ; elle y ajouta des habits de paysanne qu'elle avoit achetés pour elle et pour ses filles, afin de n'être pas reconnues lorsqu'elles seroient obligées de prendre l'air ; et tout étant ainsi préparé, il fut convenu qu'on habiteroit cette retraite à la moindre apparence de danger. Richard devoit rester au château pour observer ce qui s'y passeroit, et leur porter du pain et de la viande, les seules choses dont elles ne pouvoient

faire provision pour plus d'une semaine. Hélas ! ce danger dont ils parloient, sans y croire, n'étoit pas éloigné.

Peu de jours après, il étoit à peu près dix heures du soir, lorsque le comte reçut une lettre dont la lecture le jeta dans le plus grand trouble. Oh ! ciel ! qu'est-il donc arrivé ? demanda la comtesse.—Lisez, répondit le comte, il est inutile de vous le cacher, mon père et votre frère sont morts en défendant le roi. Louis XVI est prisonnier au Temple, et la terreur domine sur notre malheureuse patrie !—Ce ne fut qu'après quelque temps que la comtesse fut en état de jeter les yeux sur cette terrible lettre, et de lire les détails de l'affreuse journée du 10 Août. Dans ces instans la douleur est muette ; ils se fixoient, se regardoient d'un air abattu sans faire aucun mouvement ; l'un regrettoit un père et l'autre un frère, tous deux chéris et dignes de l'être. Les larmes sont le soulage-

ment de la douleur, et les leurs ne pouvoient encore couler ! Enfin la comtesse, réveillée tout d'un coup par le danger qui alloit menacer les jours de son mari, lui proposa de s'enfermer sans délai dans cette retraite devenue nécessaire, et qui heureusement se trouvoit préparée.

Le jour suivant, elle appela tous ses domestiques, leur annonça qu'étant obligés de faire un long voyage, le comte et elle n'avoient plus besoin de leurs services ; elle leur donna en même-temps une année de plus que ce qui leur étoit dû, afin de les dédommager d'un congé aussi soudain. Elle avoit à peine terminé leurs comptes, que deux inconnus, malgré l'ordre qu'elle avoit donné de ne laisser entrer personne, forcèrent sa porte, et arrêterent le comte *au nom de la loi*.

La comtesse éperdue, courant de tous côtés, appelloit ses domestiques au secours.

de son mari. En s'approchant d'une croisée, elle vit la cour remplie de gendarmes ; elle sentit bien alors que la résistance étoit inutile.—Une voiture étoit à la porte ; mais avant d'y faire monter le comte, on posa les scellés sur tous ses papiers, et on laissa deux gardes au château pour veiller à ce que rien n'en sortît, ou plutôt pour y surveiller la comtesse elle-même.—Où me conduisez-vous ? demanda le comte.—A Paris ; c'est tout ce que nous pouvons vous dire ; répondit l'un des inconnus.—Je vais suivre mon mari, s'écria la comtesse, en donnant des ordres pour son départ.—Cela ne se peut pas, madame, reprit l'exempt ; nous ne devons emmener que monsieur.—Le comte vit bien qu'il falloit se séparer, il serra tendrement sa femme et ses enfans entre ses bras, recommanda à Richard de ne pas les quitter, et suivit les gendarmes.

Tous les habitans du château restèrent dans la plus grande consternation ; le comte étoit vraiment adoré de ses domestiques : Richard seul conservoit un peu de sang-froid ; il assigna l'office pour le logement des deux gardes, et feignit de fermer les armoires où étoient les liqueurs ; il en ôta simplement les clefs, mais les armoires restèrent ouvertes. Lorsqu'il fut nuit, ce qu'il avoit prévu arriva : les gardes exigèrent les clefs du château, ils en fermèrent les portes eux-mêmes ; ensuite, certains que personne ne pouvoit sortir sans leur permission, se reposant sur leurs pistolets et leurs sabres qu'ils déposèrent sur une table auprès d'eux, ils allèrent à l'armoire, et charmés de ce qu'elle contenoit, il s'enivrèrent dans la plus parfaite sécurité. Aussitôt qu'ils furent endormis, Richard, qui les veilloit, entra par une fausse porte, leur déroba adroi-

tement les clefs, ouvrit les portes, fit évader la comtesse et ses enfans, et les accompagna lui-même au souterrain.

Il étoit trois heures du matin, la nuit étoit obscure : Richard, quoique muni d'une lanterne, n'osoit en faire usage dans la crainte d'éclairer leur fuite ; il y avoit une lieue à faire pour arriver à la forêt, et la pluie rendoit le chemin désagréable, surtout pour les enfans qui n'avoient jamais voyagé de cette manière et pendant la nuit. On marchoit dans le plus grand silence ; il étoit si difficile de distinguer les objets que Richard craignoit de s'être égaré ; il alloit allumer sa lanterne pour reconnoître son chemin, lorsque plusieurs voix se firent entendre.— Oh ciel ! dit la comtesse, nous sommes poursuivis, qu'allons-nous devenir !— Ne parlez pas, répondit Richard ; enfonçons-nous dans le plus épais du bois, et attendons un moment.

Il prit la plus petite des demoiselles

de Roseville dans ses bras, la comtesse le suivit en tenant la plus grande par la main. Peu à peu les voix approchèrent, et un détachement de gendarmes et d'infanterie passa à très-peu de distance d'eux, sans avoir aucun soupçon. Lorsque tout fut redevenu calme, ils se remirent en route. Richard essaya de retrouver son chemin, mais il étoit égaré, et ce ne fut pas sans peine qu'il regagna les fours à chaux. Il étoit armé de deux paires de pistolets : ayant allumé sa lanterne, il avança dans le souterrain, en recommandant toujours le plus grand silence, dans la crainte que quelques vagabonds ne se fussent réfugiés dans la partie qui n'étoit pas fermée ; heureusement ils ne trouvèrent personne et arrivèrent sans aucun accident aux portes d'argile.

Lorsqu'ils y furent en sûreté, Richard s'adressant à la comtesse, la pria de le laisser aller à Paris, afin de lui donner

des nouvelles de son maître, et de le délivrer s'il étoit possible; l'argent est peut-être nécessaire, ajouta-t-il; donnez-m'en, et croyez que je ramènerai monsieur le comte, ou que je partagerai son sort.—Non! répondit la comtesse, mon devoir est de suivre mon mari, de partager ses dangers; si je ne puis lui faire rendre sa liberté, la vue de sa femme et de ses enfans adoucira du moins sa captivité.—Ce sera comme il vous plaira, madame la comtesse; mais si vous en croyez mes pressentimens, vous resterez ici pour votre propre sûreté et pour celle de vos jeunes demoiselles; d'ailleurs, si j'ai le bonheur de réussir, il sera plus facile à monsieur le comte et à moi de revenir, que si vous étiez avec nous.—Ah! s'il recouvre la liberté, je saurai la lui conserver, reprit la comtesse. Mes enfans, ajouta-t-elle, pour n'être pas remarquées, nous allons prendre les habits que j'ai achetés dernièrement! j'ignore

ce qui peut arriver dans notre voyage ; voici une double clef de l'armoire qui renferme toute notre fortune ; fasse le ciel que nous soyons tous un jour réunis dans ce souterrain, dussé-je y passer ma vie ! Mais qui peut prévoir les événemens ! Richard va aussi vous montrer la manière d'ouvrir les portes d'argile.

Aussitôt qu'elles eurent changé de vêtemens, elles se hâtèrent de quitter le souterrain par la carrière ; les jeunes personnes ouvrirent elles-mêmes et refermèrent les portes, et l'on se rendit sur la grande route, afin de monter dans la première diligence qui passeroit. On n'attendit pas long-temps, et heureusement il n'y avoit dans cette voiture qu'une femme âgée qui paroissoit très-affligée, de manière que le plus profond silence laissoit à chacun la liberté de rêver à ce qui l'intéressoit. Cependant, avant la fin du jour, Richard apprit de

cette bonne femme qu'elle étoit femme de charge dans un château près de Saurmur, que son maître, qu'elle avoit vu naître, avoit été massacré et son château brûlé ; elle alloit, disoit-elle, à Paris, rejoindre son fils qui y étoit établi ; elle espéroit qu'il lui fermeroit bientôt les yeux ; et mourir dans les bras de son cher enfant étoit l'unique consolation à laquelle elle étoit encore sensible.— Pauvre femme ! dit la comtesse à ses filles, lorsqu'elles furent seules, son fils est donc la seule consolation qui lui reste ! Il est à espérer que sa tendresse lui fera oublier, ou du moins adoucira ses malheurs.— Ah ! maman, répondit Gabrielle, vous avez aussi des enfans qui adouciront les vôtres, et bientôt, j'espère, nous serons réunis à mon cher papa.— Réunis, ma chère enfant ! ou ? et quand ? hélas ! je n'ose l'espérer !

Arrivé à Paris, Richard loua, au faubourg St. Jacques, deux petites chambres

analogues à la situation dans laquelle la comtesse vouloit paroître pour ne pas être inquiétée : il en prit une autre pour lui-même dans la même rue, et il fut chez tous les amis de son maître pour réclamer leurs bons offices afin de le faire mettre en liberté. Il n'en trouva pas un seul : la plupart avoient péri, d'autres étoient en prison ou en fuite ; ses recherches même pour découvrir le lieu où le comte étoit détenu furent infructueuses : elles ne servirent qu'à le rendre suspect, et il fut arrêté. La comtesse apprit ce nouveau malheur avec un chagrin inexprimable ; elle ne se sentit plus que le courage du désespoir, et résolut de périr ou de sauver son mari. Richard est arrêté, dit-elle à ses filles ; il ne reste à votre malheureux père que son épouse ! je ne puis l'abandonner ; mais si je succombe, qui prendra soin de vous ? Ma chère Gabrielle, il faut tout prévoir ; écoute : si je suis deux

jours sans rentrer à la maison, il faut partir pour Roseville et aller te renfermer avec Augustine au souterrain. Seules, à pied, sans protecteur, je frissonne à l'idée des dangers qui vous environneront ; cependant, mes chères filles, ils n'égalent pas ce que je souffrirois à vous savoir seules à Paris. Ne craignez rien, ayez confiance en Dieu, il vous protégera, il vous conduira, lui seul peut nous sauver ! Evitez avec soin les voitures publiques et profitez des charrettes qui vont à Orléans et à Tours ; évitez aussi de répondre à toutes les questions qu'on pourra vous faire sur vos parens ; dites que vous venez de les perdre, et que vous retournez à votre village, à Tilly, rien de plus. Je vais coudre dans vos corsets tout l'argent que je pourrai ; ne laissez jamais voir plus de deux billets de cent sous* ; plus vous paroîtrez pauvres,

* Au moment où la révolution se déclara en France et où la banqueroute devint inévitable, on mit en cir-

et moins il y aura de danger pour vous. L'habillement que vous portez, et votre extrême jeunesse vous garantiront si vous êtes prudentes : la fatigue des charrettes, les mauvais gîtes et la mauvaise nourriture sont les maux qui demanderont le plus votre courage et votre patience. Je vous le répète, mes chères enfans, confiez-vous en Dieu ; souvenez-vous que, dans quelque endroit de la terre que vous soyez, ses yeux paternels veilleront sur vous ; rien n'arrive sans sa permission ; s'il nous afflige pour un temps, c'est pour nous récompenser ensuite, lorsque nous avons supporté les peines avec résignation et courage.—Ah ! maman,

culation une quantité immense de billets de banque ou d'assignats de tout prix et de toute valeur, depuis 20,000 livres jusqu'à cent sous ; il y en avoit de toutes les tailles et de toutes couleurs. Cent sous valent à peu près quatre schellings deux sous de monnoie Angloise. On refusoit le plus qu'on pouvoit ces billets, et ils perdirent bientôt 50 et 100 pour cent.

s'écrièrent Gabrielle et Augustine, en fondant en larmes, vous ne nous quitterez pas ; que deviendrions-nous sans vous et sans papa.—Hélas ! mes chères filles, je ne vous abandonnerai pas volontairement ; mais si j'étois arrêtée, que deviendriez-vous à Paris ? sans parens, sans guide, sans moyens ? votre dernière ressource seroit peut-être un hôpital, où la misère et tous les maux vous accableroient. Chères enfans ! mes filles . . . dans un hôpital ! Ma Gabrielle, je t'en conjure, ne me laisse pas cette affreuse idée : promets-moi que tu iras directement au souterrain, s'il arrive que je sois deux jours sans rentrer ! . . . Oui, maman, répondit Gabrielle en sanglotant, je vous obéirai, puisque vous le voulez !—Tu penses bien, ma chère enfant, qu'aussitôt que ton père et moi nous serons libres, c'est au souterrain que nous nous rendrons ; c'est dans les bras

de nos enfans que nous irons oublier tous nos chagrins !

Gabrielle avoit douze ans, elle étoit d'une figure intéressante, mais ses traits étoient si délicats et si réguliers, qu'ils ne frappoient pas d'abord. Il falloit la regarder attentivement pour la trouver aussi jolie qu'elle l'étoit réellement ; elle étoit petite pour son âge ; mais c'est sa belle âme qu'il faudroit peindre, cette douce sensibilité qui la caractérisoit, la piété, la bienfaisance, l'égalité de son humeur, son amour, son respect pour ses parens, sa complaisance pour sa petite sœur, et son application à ses leçons. Elle avoit une connaissance parfaite de sa religion, de l'histoire ancienne et de la géographie. La harpe et le piano étoient ses plus douces récréations ! sa voix, sans être étendue, étoit extrêmement agréable ; elle s'accompagnoit avec goût, et promettoit d'être

par la suite très-bonne musicienne : elle dessinoit passablement pour son âge, et faisoit différens ouvrages à l'aiguille avec une adresse admirable.—Augustine n'avoit que six ans : elle étoit d'une soumission charmante et d'une douceur angélique ; elle prenoit sa sœur pour modèle, c'est la peindre d'un seul trait ; sa jolie figure ronde, ses beaux cheveux noirs, ses yeux, son teint la faisoient d'abord admirer ; mais pour peu qu'on la connût, il étoit impossible de ne pas l'aimer.

La comtesse les menoit chaque matin à la barrière qui conduit à la route de Tours ; elle ajoutoit à ses premières instructions ce qu'elle croyoit nécessaire à leur sûreté en cas d'accident ; ensuite elle les ramenoit tristement chez elle, et alloit parcourir les bureaux et les prisons pour découvrir celle où son époux étoit renfermé. Un jour que, fatiguée à l'excès, elle traversoit tristement le

Luxembourg, une tuile tomba presque à ses pieds ; cette tuile étoit teinte de sang, et des caractères y étoient tracés ; elle la saisit en frémissant, et y lut ces mots :
 “ Ma chère Gabrielle, retourne dans
 “ notre retraite, conserve à nos enfans
 “ leur mère, rappelle ton courage et ta
 “ résignation ; l’Eternel est notre seul
 “ protecteur.” La comtesse tomba presque évanouie de surprise ; la sentinelle, qui étoit éloignée dans le moment où la tuile étoit tombée, étant revenue sur ses pas, la chassa rudement ; elle se retira alors vers le milieu du jardin, et aperçut le comte à travers une petite grille dans une espèce de galetas ; il lui fit signe de se retirer promptement et ferma aussitôt la fenêtre ; elle comprit que quelqu’un entroit dans la chambre ; elle attendit encore quelque temps, espérant le revoir, mais il ne reparut plus. Le soir elle retourna chez elle un peu plus satisfaite que les jours précédens,

et le lendemain elle revint au Luxembourg avec ses filles. Le comte parut un instant, vers midi, et le soir sur les six heures; il étoit probable qu'il n'habitoit point cette chambre, et qu'il ne pouvoit y venir qu'aux heures où elles l'apercevoient, et seulement pour quelques instans; elles s'éloignoient autant que possible de la sentinelle, et lorsqu'elles croyoient n'être point aperçues elles envoioient mille baisers au comte qui leur exprimoit de la même manière sa sensibilité. Avec une humble résignation, il leur montrait le ciel, et étendoit ensuite ses bras sur elles, pour leur faire comprendre qu'il les mettoit sous la protection du Tout-Puissant.

Cependant toutes les démarches de la comtesse pour pénétrer dans la prison étoient infructueuses : elle n'avoit d'autre consolation que d'apercevoir son mari, un moment tous les jours, à cette fenêtre; et bientôt cette triste consolation

lui fut ravie. Pendant le massacre des prisonniers, qui dura jour et nuit, depuis le premier de Septembre jusqu'au quatre, le jardin du Luxembourg fut fermé, et il fut impossible à la malheureuse comtesse d'y pénétrer. Qu'on juge des souffrances de l'infortunée ; car l'incertitude, le plus affreux des tourmens, est bien plus cruelle que le malheur même ; ce dernier accable l'âme sous le faix qui lui ravit toutes ses facultés, au moins momentanément, tandis que l'autre la tient dans une agitation continuelle de crainte et d'espérance trop vive et trop douloureuse pour qu'elle puisse résister à tant de coups redoublés.

Bientôt une fièvre ardente s'empara de la comtesse ; ses yeux égarés et desséchés par l'affreux désespoir ne versèrent plus de larmes : elle parcourait sa chambre à grands pas, s'arrêtoit tout à coup, tomboit à genoux, et levant les

mains vers le ciel, elle réclamoit l'assistance divine. Mon Dieu ; disoit-elle, avec la résignation d'une vraie chrétienne, je me soumets à ta sainte volonté. Mais prends pitié de mes enfans, ajoutoit-elle avec l'accent d'un cœur prêt à se briser ; que deviendront mes enfans ; Oh, mon Dieu ! ne les abandonne pas. . . . Alors ses regards se tournoient vers ces innocentes créatures ; elle les pressoit dans ses bras, et bientôt elle tomboit dans un accablement dont elle ne sortoit que par un délire effrayant.

Enfin le cinquième jour depuis qu'elle étoit dans cet état, elle se lève précipitamment, et s'écrie : je vais tenter un nouvel effort ; rien ne m'arrête plus, il faut que je le voie aujourd'hui, ou que je périsse avec lui !—Ses filles effrayées, s'élançant dans ses bras, en couvrant son visage de baisers et de larmes.—Oh ! maman, ma chère maman, s'écria Ga-

brielle, n'abandonnez pas vos enfans.—
 Ma chère Gabrielle, dit la comtesse
 en la pressant sur son cœur, sers de
 mère à ta sœur ; souviens-toi de toutes
 les instructions que je t'ai données ; si
 je ne rentre pas ce soir ni demain,
 partez toutes deux après-demain ma-
 tin ; allez vous renfermer au souter-
 rain de Roseville ; votre père et moi
 nous vous rejoindrons si nous pouvons
 échapper à la mort qui nous environne.
 Conduisez-vous toujours comme si j'é-
 tois présente ; celui qui pénètre les
 pensées les plus cachées vous récom-
 pensera de votre obéissance et veillera
 sur vous ! Et toi, ma bonne petite Au-
 gustine, n'oublie pas que ta sœur me
 représentera auprès de toi ! aime-la
 comme ta mère et comme ta sœur.
 Promettez-moi toutes deux de remplir
 fidèlement tout ce que je vous ai recom-
 mandé, s'il arrivoit que je fusse arrêtée.

Gabrielle et Augustine étoient à ses

genoux qu'elles arrosoient de leurs larmes ; elles promirent d'obéir, et d'une voix entrecoupée de sanglots elles s'écrièrent : Créateur de l'univers ! Dieu Tout-Puissant, sauve nos parens ; prends pitié de nous.—Oh, mon Dieu ! bénis mes enfans ! protège-les, ajouta la comtesse en s'arrachant de leurs bras.—Maman, maman, crièrent Gabrielle et Augustine ; mais leur mère s'enfuit avec précipitation, comme pour éviter d'entendre des cris qui lui perçoient le cœur. Hélas ! elle ne les entendit plus.

Le soir, la nuit, et le lendemain ses filles l'attendirent inutilement ; la seconde nuit, Gabrielle espéroit encore ; chaque pas qu'elle entendoit, lui paroissoit être celui de sa mère ; n'ayant cessé de pleurer et de veiller les jours et les nuits précédentes, épuisée de fatigue, elle céda à la fin au sommeil qui l'accabloit ; tout à coup un grand bruit la réveille, elle entend des cris.

confus ; elle ouvre la fenêtre et distingue des hommes armés qui environnoient la maison en face de celle où elle étoit, et un instant après, plusieurs personnes que l'on emmenoit prisonnières ; des enfans jetoient des cris affreux et vouloient suivre leurs parens ; mais une garde inhumaine les repoussoit avec barbarie.—Oh ! pauvres créatures ! dit Gabrielle, comme vos cris retentissent dans mon cœur ! et nous aussi, nous sommes séparées de nos parens !

Les satellites ayant enlevé leur proie, un silence, un calme mortel succédèrent au tumulte ; Gabrielle, toujours à la fenêtre, leva vers l'Etre Suprême ses yeux humides de larmes ; elle admira les étoiles brillantes qui parsemoient la voûte des cieus, et la lune, dont la pâle clarté répandoit une teinte mélancolique sur tous les objets. Une voix intérieure lui disoit, ton Dieu veille sur toi, bannis la crainte. Elle se jeta à genoux pour

adorer l'auteur de tant de merveilles. Augustine, qui sommeilloit, mais dont le jeune cœur avoit éprouvé depuis quelques jours tant d'impressions pénibles, soupira douloureusement. Gabrielle tressaillit, et s'approchant de son lit, elle donna un baiser à sa sœur : — Dors, chère petite, lui dit-elle, dors encore cette nuit, demain nous voyagerons, et Dieu sait où tu reposeras ta tête. Cher papa ! chère maman ! où êtes-vous ? votre enfant se prépare à vous obéir.

Elle pleura encore ; mais le sentiment consolateur d'une bonne conscience lui rendit un peu de calme, et un sommeil bienfaisant vint clore ses paupières et lui dérober l'horreur d'une situation dont, quoique très-jeune, elle sentoit tous les dangers. Le jour suivant, après avoir fait une prière fervente à son Créateur, elle se prépara à suivre la volonté de sa mère chérie ; elle écrivit sur une feuille de papier qu'elle laissa sur

une table : “ Chère maman, nous allons
 “ t’obéir et prier Dieu qu’il nous réunisse
 “ à toi et à papa.”—S’étant revêtues des
 corsets qui contenoient leur argent, et
 déguisées sous de pauvres habillemens,
 elles quittèrent leur petite maison et
 cette ville immense qui recéloit tant de
 crimes.

Elles marchèrent une partie de la
 journée sans se reposer ; la fatigue les
 obligea enfin de s’arrêter ; elles entrèrent
 dans la première auberge qui se pré-
 senta, et demandèrent un peu de bouil-
 lon.—L’hôtesse les regarda avec intérêt,
 et, étonnée de voir de si jolies enfans
 toutes seules, leur demanda d’où elles
 venoient, où elles alloient, et pourquoi
 elle étoient seules.—Nous avons perdu
 nos parens, répondit Gabrielle, et nous
 allons dans notre village où nous espé-
 rons trouver une retraite et un protec-
 teur.—Et où est votre village?—En
 Touraine.—Quoi ! mes enfans, vous y

allez seules, à pied ! savez-vous qu'il y a près de soixante lieues?—Nous n'avons personne pour nous conduire, et à moins de trouver quelques voitures qui nous coûtent peu d'argent, nous ne saurions voyager autrement.—Et quelle est votre petite fortune pour faire une si longue route?—Oh ! nous aurons assez en économisant.—Mais encore ?—Deux billets de cent sous, dit Gabrielle en rougissant, car elle faisoit un mensonge ; et quoique ce fût pour obéir à sa mère qui lui avoit défendu de montrer davantage, elle sentoit qu'il eût été mieux de garder le silence. Savez-vous le chemin, demanda l'hôtesse ?—Non, mais nous demanderons.—Pauvres enfans ! continua la sensible hôtesse, ils me font pitié. Ecoutez, leur dit-elle ; le voiturier d'Orléans s'arrête toujours ici, c'est ce soir qu'il doit venir ; je suis sûre qu'à ma recommandation il ne refusera pas de vous conduire jusqu'à Orléans ;

ensuite vous pourrez de-là trouver une autre occasion pour aller jusqu'à Tours. C'est un brave et honnête homme que je connois depuis dix ans, je lui parlerai pour vous, soyez tranquilles.—Gabrielle la remercia de tant de bontés, et l'hôtesse lui ayant fait donner à dîner ainsi qu'à Augustine, les engagea à aller se reposer dans l'étable jusqu'au soir ; je vous ferai avertir lorsque le père Thomas (c'étoit le nom du voiturier) sera arrivé.—Gabrielle la remercia encore, et prenant la main de sa sœur, elle suivit la servante, qui les conduisit dans l'étable sur de la paille fraîche.

Et quoi, dit Augustine, en regardant sa sœur, lorsqu'elle fut seule avec elle, nous allons coucher ici ?—Il le faut bien, ma chère Augustine.—Mais, Gabrielle, nous pouvons demander un lit.—Oui, ma chère, mais il faudra le payer.—N'avons-nous pas de l'argent ?—Oui, deux billets de cent sous que

nous avons montrés à l'hôtesse ; si nous lui laissons croire que nous possédons davantage, elle nous soupçonnera de l'avoir trompée, et nous fera peut-être arrêter ; on nous séparera, et si papa et maman vont au souterrain, ils ne nous y trouveront pas ; ajoute à cela, ma chère Augustine, que nous désobéirons à maman, qui nous a commandé de paroître aussi pauvres que possible.—Ah. ma sœur, reprit Augustine en pleurant et en l'embrassant, ne parlez pas du malheur d'être séparées : je veux obéir à maman et à vous ; je coucherai toujours sur la paille, s'il est nécessaire, et je ne me plaindrai plus.—Dans ce moment une servante entra, elles feignirent de dormir, et la fatigue réalisa bientôt leur feinte.

A neuf heures, l'hôtesse les fit éveiller pour parler au voiturier. C'étoit un homme de cinquante ans, et son air, quoique un peu brusque, annonçoit ce

pendant le bon cœur dont la nature l'avoit doué.—Hé bien ! qu'est-ce, enfans, vous êtes orphelines, à ce qu'on me dit, vos parens viennent de mourir ? Pourquoi pleurer ? s'ils étoient honnêtes gens, ils sont heureux ; il faut tâcher de leur ressembler, et ne pas vous chagriner. Ah çà ! où allez-vous ? —A Tours, Monsieur. —A Tours même ? —Non, mais tout auprès.—Je ne vas qu'à Orléans, c'est juste la moitié du chemin ; mais notre ménagère pourra peut-être vous trouver quelque occasion qui vous aidera à faire l'autre moitié ; serez-vous bonnes filles, si je vous prends dans ma charrette ? — Oh ! oui, j'en suis sûre, reprit l'hôtesse, et vous ferez une bonne action, père Thomas.—Est-ce que je n'ai pas été orphelin aussi, moi ! répondit-il. Grâce à Dieu, je n'ai jamais manqué de pain ; et où serois-je, s'il n'avoit mis au cœur de quelqu'un de prendre pitié de moi ? et puis, tenez, madame le Blanc, il faut tou-

jours faire comme nous voudrions que l'on nous fît ; j'ai trois enfans : si le bon Dieu nous appeloit à lui, moi et ma pauvre Marie, est-ce que je ne désirerois pas que quelque âme charitable prît pitié d'eux ? Ainsi, mes bonnes petites, voilà qui est arrangé ; tenez-vous prêtes à partir demain à quatre heures, dit-il à Gabrielle et à Augustine.—L'hôtesse les fit souper et les renvoya dans l'étable.

Avant de nous retirer, je vous prie, madame, de vouloir bien vous payer de la dépense que nous avons faite, dit Gabrielle en présentant un de ses billets de cent sous.—Non, non, mes enfans, gardez votre argent, vous en aurez peut-être besoin ailleurs ; ici les riches payent pour les pauvres ; tenez, ajoutez à votre petite fortune cette pièce de trente sous, et priez Dieu pour l'hôtesse des deux Colombes, c'est mon enseigne.—Gabrielle refusa en rougissant ; l'hôtesse

surprise la fixa. Tu es un enfant bien extraordinaire, lui dit-elle; pourquoi me refuser? est-ce par orgueil? Tes manières, ton langage sont au-dessus de ce que semble annoncer ton habit; quels étoient tes parens?—Une voiture entra dans ce moment dans la cour, et les nouveaux hôtes donnèrent tant d'occupation à madame le Blanc, que la petite Gabrielle se retira avec sa sœur, bien satisfaite d'avoir échappé à des questions si embarrassantes.

Le lendemain, à quatre heures, le voiturier les fit appeler; elles montèrent dans la charrette, s'arrêtèrent aux mêmes auberges et mangèrent régulièrement avec lui. Elles couchèrent dans les étables et y trouvoient un doux sommeil. Au bout de trois jours elles arrivèrent à Orléans; le père Thomas les conduisit chez sa femme, à laquelle il raconta ce qu'il savoit de leur histoire. Ce sont de bonnes petites filles, ajouta-

t-il, ni babillardes, ni gourmandes ; elles ont la crainte de Dieu, et je leur prédis que si elles continuent à se bien conduire, elles feront une grande fortune. —

Quand cela arrivera, père Thomas, interrompit Gabrielle, je vous promets de ne pas oublier les bontés que vous avez eues pour nous. — Oui, oui, mon enfant ; mais il y a tout à parier que vous oublierez votre promesse ; les gens riches ont toute autre chose à faire qu'à penser aux malheureux. La toilette, les spectacles, les visites, les fêtes, le jeu, et enfin tous les plaisirs que peuvent procurer les richesses, leur laissent peu de temps pour penser aux pauvres ; et puis, ils ont toujours un ton et un orgueil, lorsqu'ils daignent nous parler, qui gâtent les plus belles paroles du monde. — Vous êtes bien prévenu contre eux, répondit Gabrielle ; vous n'en avez donc jamais connu de bons, de bienfaisans, de charitables comme ceux que j'ai eu le bonheur

de connoître?—Pour de charitables, oui, j'en ai connu, mais qu'est-ce que le bienfait si vous en ôtez la délicatesse? elle en fait tout le prix; et croyez-moi, ma chère, on est souvent trop humilié, on a le cœur trop serré en recevant de certaines gens, pour l'ouvrir à la reconnaissance. On se plaint qu'il y a beaucoup d'ingrats; il y en auroit moins, s'il n'y avoit pas tant d'orgueilleux: leur manière d'obliger dispense presque de la reconnaissance.—Mais, père Thomas, on ne devrait jamais en être dispensé, sous aucun prétexte, ce me semble.—Assurément, mon enfant, mais cela arrive cependant; pour moi je suis convaincu que l'on ne compatit bien qu'aux maux qu'on a soufferts; c'est pourquoi la bienfaisance est mieux exercée par les personnes qui n'ont qu'une médiocre aisance que par ceux qui ont une très-grande fortune.—Je ne puis pas trop en juger, répondit Gabrielle; mais pauvre

ou riche, je vous assure que je me souviendrai de vous.—Allons, voilà qui est bien ; Marie, ajouta-t-il eu appelant sa femme, le souper est-il prêt ? Marie, pour toute réponse, l'apporta, et Gabrielle et Augustine se mirent à table avec ces bonnes gens.

Les trois enfans du père Thomas couchèrent ensemble, et nos petites voyageuses couchèrent dans un de leurs lits. Le lendemain, aussitôt que la bonne Marie eut apprêté le déjeuner, elle sortit et s'informa des bateaux ou des voitures qui retournoient à Tours. Pendant son absence, Gabrielle voulut rembourser le voiturier de la dépense qu'elles avoient faite le long de la route, et qu'il avoit payée. En conséquence elle le pria d'accepter un de ses billets de cent sous ; il le refusa, et pour la tranquilliser, il ajouta, que l'hôtesse des deux Colombes l'avoit chargé de les défrayer ; c'est mon affaire avec elle, lui

dit-il, et le plaisir de vous avoir obligées me dédommage au centuple de ce que vous appelez mes peines.—Gabrielle attendrie,⁴ le remercia avec grâce et sensibilité de tant de bontés, et insista pour avoir au moins son adresse, dans l'espoir, ajouta-t-elle, de s'acquitter un jour envers lui.—Quand vous aurez fait fortune, je suppose, reprit-il, en riant.—Pourquoi pas ? il n'y a rien d'impossible !—Non, et je désire que cela arrive ; mais les enrichis sont encore plus fiers que ceux qui sont nés riches ; les premiers rougissent de leur ancien état, de leurs parens : il n'y a que les bassesses par lesquelles ils ont acquis leur fortune dont ils ne rougissent pas.—J'espère, bon père Thomas, reprit-elle, vous prouver alors que je ne rougirai jamais de vous avoir eu des obligations.—Je ne parle pas de vous, ma chère : d'ailleurs il se trouve encore des cœurs reconnoissans ; mais, en général, les richesses tour-

nent la tête et changent le cœur. Gabrielle l'assura encore qu'elle ne changeroit jamais, et prenant la plume, elle écrivit : *Thomas, rue de l'Égalité, No. 1, à Orléans.*

Lorsqu'elle eut fini, il regarda l'écriture ; c'étoit la plus jolie qu'il eût jamais vue. Mais, vous écrivez mieux qu'un notaire, lui dit-il ; en vérité, vous êtes si polie, si gentille, que sans votre habillement je vous prendrois pour quelque enfant de gros seigneur.—Est ce que ma sœur et moi nous en avons la fierté ? demanda Gabrielle en riant.—Non, mais aussi vous n'en avez pas la fortune. La bonne Marie rentra dans ce moment, et leur dit qu'un de ses compères l'avoit adressée à un conducteur de charbon qui retournoit à Saumur ; mais que devant s'arrêter à Tours, il avoit promis de se charger des deux petites, moyennant trente sous qu'elle lui avoit promis.—Vous n'aurez rien à craindre, leur

dit-elle, vous voyagerez dans son bateau encore plus agréablement que dans une voiture, et je suis sûre que c'est un brave homme ; il va partir dans un moment, venez vite.— Elles suivirent Marie, après avoir renouvelé leurs remerciemens au bon Thomas, et se rendirent au port où le père Jérôme (c'étoit le nom du conducteur de charbon) les reçut dans son bateau. Marie lui recommanda ses deux protégées, leur fit présent d'un pain et d'un morceau de lard, les embrassa, en leur souhaitant mille bénédictions, et le bateau s'éloigna.

Le temps étoit assez beau ; le père Jérôme et ses compagnons fumoient et n'ouvroient la bouche que pour boire, jurer, ou parler des succès des Jacobins, de la liberté et de l'égalité. Leurs vœux pour la destruction de la Famille Royale et de tous les nobles faisoient frémir les enfans. N'en seriez-vous pas bien aises, leur dit le père Jérôme, si

tous ces coquins-là étoient guillotins ?

—Nous sommes trop jeunes, ma sœur et moi, pour parler de pareilles choses,

reprit Gabrielle.—Vous avez raison, reprit le père Jérôme ; mais buvez à la

santé des Jacobins, et il lui présentait un verre d'eau-de-vie.—Je vous remercie,

je n'ai jamais bu de liqueurs fortes ; maman ne me laissoit pas même boire

du vin pur.—Bah ! est-ce que la bonne femme n'est pas morte ? elle n'en saura

rien ; buvez, buvez toujours.—Gabrielle pleura à l'idée de la mort de sa mère, et

refusa encore le verre qui lui étoit offert.

—Allons, morbleu, pas tant de cérémonies, reprit le père Jérôme, en buvant

le verre d'eau-de-vie, si vous n'en voulez pas, ma foi, tant pis pour vous.—Augustine effrayée se serroit contre sa sœur ;

chaque parole de Jérôme, soit qu'elle s'adressât à elles ou à ses compagnons,

la faisoit trembler.

Vers le soir, le temps changea, un

ciel de feu et des éclairs multipliés annoncèrent un orage qui éclata avec toute la violence possible ; les pauvres enfans n'avoient rien pour les garantir de la pluie. Gabrielle tenoit Augustine dans ses bras, la couvroit de son corps, et adressoit au ciel les plus ferventes prières. Prends courage, ma sœur, lui disoit-elle, nous allons au souterrain, il faut espérer que nous y trouverons nos bons parens, et nous oublierons dans leurs bras tout ce que nous avons eu à souffrir. — Il fallut passer les nuits, exposées à toute l'intempérie de l'air, et entendre les affreux discours du père Jérôme et de ses compagnons ; cependant elles supportèrent leurs maux avec courage et sans se plaindre, l'espérance les soutenoit. Le cinquième jour, à six heures du matin, elles aperçurent le sommet des rochers qui couvroient en partie le souterrain de Roseville ; leur cœur s'ouvrit à la joie ; elles se fixèrent sans

se parler, s'embrassèrent, et quelques momens après, le père Jérôme les fit débarquer.

Gabrielle, après, l'avoir payé, voulut d'abord aller à la ville pour acheter des provisions, ainsi qu'une lanterne et de la bougie; ensuite elle prit avec sa sœur le chemin de la carrière. La crainte d'être seulé dans ce souterrain l'agitoit; toutes deux trembloient autant de frayeur que de froid; elles marchaient précipitamment, croyant à chaque instant entendre du bruit, et ce bruit n'étoit causé que par l'écho qui répétoit leurs paroles. Arrivées aux portes d'argile, Gabrielle alluma sa bougie pour les ouvrir, et poursuivit sa route. Mais hélas! tout étoit dans le plus grand silence, et l'espoir de retrouver ses parens l'abandonna bientôt entièrement. Elles arrivèrent à la rotonde, tout étoit comme à leurs départ; elle passèrent ensuite aux appartemens voisins; les vêtemens de

la comtesse et les leurs, qu'elles y avoient quittés le jour du départ, étoient encore sur le lit. Ah ! s'écria Gabrielle tout-à-fait découragée à cette vue : où peuvent être ma chère maman et notre bon papa ? Sommes-nous donc orphelines ? dit-elle en pleurant amèrement. La pauvre Augustine se jeta dans les bras de sa sœur, et par ses caresses, et même par ses larmes, calma un peu son désespoir : nous sommes en sûreté, lui dit-elle, Dieu, qui nous a conduites jusqu'ici, peut nous rendre nos parens.—Oh ! oui, ma chère Augustine, tu as raison, remercions-le, et prions-le de les protéger, de nous donner le courage et la résignation dont nous avons besoin pour pouvoir vivre sans eux : prions-le de veiller sur nous. Elles prièrent et se sentirent plus tranquilles.

Gabrielle fit alors changer d'habits à sa sœur ; car la pluie étant tombée toute

la nuit précédente avec violence, elles étoient toutes deux dans un état affreux et toussaient horriblement. En prenant sa robe qui étoit auprès de celle de sa maman, le portait de son père que la comtesse avoit oublié, ou peut-être laissé exprès au souterrain, parce qu'il étoit enrichi de diamans, tomba à ses pieds : elle s'en saisit et le porta à son cœur avec une joie inexprimable ; toutes deux lui parloient, le baisoient, et il ramena sur leurs lèvres un doux sourire, quoique leurs joues fussent encore mouillées de larmes. Heureux âge, où l'on passe avec rapidité de l'extrême douleur à la joie la plus vive !

Gabrielle alluma du feu, prépara à déjeuner, après quoi toutes deux se mirent au lit et se trouvèrent heureuses en songeant aux nuits précédentes. Elles dormirent l'une et l'autre d'un profond sommeil jusqu'au lendemain : quand elles s'éveillèrent, elles se trouvèrent mieux,

quoiqu'elles eussent encore un peu de fièvre. Augustine, par ordre de sa sœur, garda le lit pendant toute la journée; mais peu de jours suffirent pour les rétablir parfaitement l'une et l'autre.

Parmi les objets de prix qui se trouvoient au souterrain, étoient plusieurs pendules : Gabrielle les monta, afin de régler les heures de la journée, se promettant de les bien employer. Elle repassoit toutes les leçons que sa mère lui avoit données, et les communiquoit à sa sœur qui en profitoit à merveille. Le plus parfait accord régnoit entre elles : Augustine aimoit sa sœur de tout son cœur, et lui obéissoit en tout avec plaisir; de son côté, Gabrielle étoit d'une douceur et d'une complaisance extrême. Elles alloient deux fois par semaine à la ville, mais alors elles étoient enveloppées, comme les paysannes, d'une longue mante qui les couvroit de la tête jusqu'aux pieds : il auroit été presque im-

possible de voir leurs figures qui d'ailleurs étoient peu connues. Elles se levoient régulièrement avec le jour, faisoient leur prière, rangeoient leur appartement, et alloient ensuite se promener dans la forêt, pendant une heure ou deux, afin de prendre l'air ; à leur retour, elles déjeûnoient et alloient à la rotonde où elles s'exerçoient tour à tour sur la harpe et sur le piano ; elles étudioient la géographie, dessinoient, et pour se délasser de cette application un peu plus sérieuse, elles reprenoient leurs instrumens qui avoient toujours pour elles un nouveau charme : des ouvrages à l'aiguille remplissoient le reste du temps jusqu'à l'heure du dîner, c'étoit Gabrielle qui le préparoit. Après le dîner, lorsque tout étoit remis à sa place, Gabrielle jouoit une heure avec sa sœur, ensuite la lecture, l'écriture et la broderie les occupoient. Elles faisoient encore une promenade avant la nuit, préparoient leur

souper en s'amusant, lisoient quelques histoires agréables et instructives, jusqu'à huit heures, et Gabrielle faisoit alors la prière avec tout le recueillement possible; elle lisoit un chapitre des Saintes Ecritures, et leur journée s'étant écoulée dans l'amour de Dieu, dans celui du travail, leur conscience ne leur reprochoit rien, et le sommeil de l'innocence venoit clore leurs paupières. Elles n'éprouvoient jamais d'ennui; les punitions, la crainte, le mensonge, leur étoient étrangers, et elles ne formoient d'autre désir que celui de revoir leur parens.

Il y avoit à peu près trois mois qu'elles vivoient ainsi au souterrain, lorsque, dans un des voyages qu'elles faisoient à la ville, elles aperçurent, à peu de distance de la carrière, et tout près du grand chemin, une pauvre femme couchée dans la neige, et qui paroissoit sans connoissance. Elles essayèrent de la

faire revenir ; mais leurs efforts furent sans succès : Gabrielle engagea alors sa sœur à rester auprès d'elle, et courut au souterrain, d'où elle rapporta du vin, du pain, et des sels spiritueux qu'elle fit respirer à la pauvre femme. Elle commença à reprendre ses esprits, et Gabrielle lui donna un peu de vin qui acheva de la ranimer.—Ah ! mes enfants, mes pauvres enfans ! s'écria-t-elle, qu'allez-vous devenir ?—Où sont ils ? demanda Augustine.—Hélas ! ma chère demoiselle, dans un des rochers tout près d'ici, mais mourans de froid et de faim.—Tranquillisez-vous, bonne femme, lui dit Gabrielle, et appuyez-vous sur nous, ma sœur et moi nous vous conduirons chez vous.

La bonne femme se leva avec peine, et soutenue par les deux sœurs, elle entreprit de regagner son habitation ; elle leur raconta, en sanglotant, que son mari étoit mort il y avoit un mois, après une

longue maladie pendant laquelle elle avoit été obligée de vendre jusqu'aux lits et aux habillemens de ses enfans ; elle avoit engagé, l'année précédente, le quartier du rocher qu'elle habitoit avec sa famille, espérant rembourser la somme qu'on lui avoit prêtée avec de l'argent qui lui étoit dû. Son débiteur étoit mort insolvable, et la personne à laquelle elle avoit engagé le quartier du rocher dont le rapport étoit toute sa fortune, le réclamoit avec instance, le terme étant échu.

J'étois allée ce matin, continua-t-elle, à deux lieues d'ici, pour demander des secours à une dame que j'ai servie avant mon mariage : malheureusement cette dame est arrêtée. Mes enfans n'ayant rien mangé depuis deux jours, j'ai pris la hardiesse, en revenant, de tendre la main à des voyageurs qui passoient dans une chaise de poste ; les chevaux ombrageux, qui alloient alors lentement, se sont

emportés tout à coup, et la roue de la voiture m'a jetée où vous m'avez trouvée.

Les larmes de la compassion couloient sur le visage des deux sœurs, et leur émotion augmenta encore en entrant dans l'habitation de l'infortunée qu'elles conduisoient. Neuf enfans, couchés sur la terre, presque mourans de froid et de faim, tel fut le spectacle qui s'offrit à leurs yeux. Gabrielle s'empressa de leur distribuer le reste du pain et du vin qu'elle avoit apporté pour leur mère ; elle fit un signe à sa sœur, toutes deux disparurent et revinrent, peu de temps après, avec du pain, de la viande et tout ce qu'elles purent apporter de provisions. Elles furent bien heureuses ce jour-là, car elles jouirent du bonheur de sécher les larmes de cette pauvre famille ! Combien devez-vous, demanda Gabrielle. — Trente écus pour notre vigne, mademoiselle, et dix au boulanger qui ne

veut plus nous fournir de pain.—Je n'ai que dix écus sur moi, reprit Gabrielle, allez acheter du bois pour chauffer votre famille, et ayez confiance en Dieu.—Comment n'en aurois-je pas, dit la bonne femme attendrie, puisqu'il m'envoie deux anges comme vous, généreuses demoiselles? puisse-t-il vous bénir et vous conserver!—Ma sœur et moi nous vous remercions, ma bonne femme; mais avant de partir, dites-nous votre nom.—Marguerite Dubu, pour vous servir, mademoiselle.—Eh bien, Marguerite, nous viendrons vous revoir, ne vous inquiétez pas, reposez-vous et prenez courage.

Elles s'en furent avec cette joie, ce sentiment inexprimable que l'âme éprouve toujours après une bonne action.—Que nous sommes heureuses, dit Gabrielle en entrant au souterrain, rien ne nous manque, nous avons même du superflu, et ces pauvres enfans n'avoient

pas même de pain et étoient couchés sur la terre, presque nus, par le temps qu'il fait ! Mon Dieu ! je crois encore les voir.—Oui, il est heureux que nous soyons sorties cette après-dînée, répondit Augustine : pauvres petites créatures ! à présent elles ont du pain qu'elles mangent de bon appétit.—Et elles sont avec leur mère, ajouta Gabrielle en soupirant. Augustine passa ses deux jolis petits bras autour du cou de sa sœur : ne t'afflige pas, lui dit-elle, Dieu permettra que nous revoyions la nôtre et notre cher papa aussi, et je suis bien sûre qu'ils approuveront notre conduite vis-à-vis de cette infortunée Marguerite.—Assurément, ma chère Augustine ! secourir les pauvres est un précepte que maman a toujours mis en pratique ; combien de fois m'a-t-elle menée avec elle dans les chaumières où elle portoit des secours aux indigens ! j'étois témoin des larmes de compassion

qu'elle versoit sur leurs misères, et des bénédictions dont ces bonnes gens la combloient.—Je compte ajouter à ce que nous avons donné aujourd'hui à cette pauvre femme, un billet de deux cents livres*, qui suffiront, je crois, pour sauver cette pauvre famille de la misère et du désespoir. La bonne Marguerite pourra payer ses dettes et acheter ce qui lui est le plus nécessaire pour sa famille, jusqu'à ce qu'elle puisse trouver assez d'ouvrage pour fournir à la subsistance de ses enfans.—Nous irons donc la voir demain? reprit Augustine.—Oui, ma chère, et de bonne heure, afin qu'elle puisse satisfaire ses créanciers le plus tôt possible. Puisque nous pouvons la tirer de l'affreuse misère où elle est plongée, il ne faut pas tarder un moment: il est trop tard, ce soir, pour y retourner; d'ail-

* Huit livres sterling.

100
24/352

leurs elle ne pourroit rien faire. Re-mercions Dieu du bonheur que nous avons eu de faire une bonne action, et couchons-nous.

Les rêves les plus agréables embel-lirent leur sommeil : elles virent leur père et leur mère, en songe, et s'éveil-èrent avec l'espoir de voir cette douce illusion se réaliser. Elles se levèrent avec le jour, et sortirent rayonnantes de bonheur ; elles tournèrent leurs pas vers l'habitation de Marguerite, qu'on auroit pu appeler une caverne, car elle n'étoit composée que de trois chambres creusées par la nature dans le milieu du roc. L'entrée étoit obstruée par la neige qui tomboit à gros flocons ; les arbres, les vignes ainsi que le sommet du rocher en étoient couverts ; le froid étoit extrême, le vent souffloit avec force, et la malheureuse famille qu'elles alloient voir étoit sans feu, sans lit et sans vêtemens ! La porte n'étoit fer-

mée que par un loquet ; elles l'ouvrirent et pénétrèrent doucement jusqu'à la seconde chambre ; la pauvre Marguerite étoit dans la troisième, et faisoit la prière à toute sa famille. Les deux sœurs se tinrent à l'écart, sans avoir été aperçues, et attendirent que leurs prières fussent finies.—Mes enfans, disoit Marguerite, il faut remercier Dieu des secours qu'il nous a envoyés par les mains de ces jeunes demoiselles, le prier de les bénir et de leur conserver leur mère, comme il vous a conservé la vôtre. Les deux sœurs attendries se mirent à genoux et joignirent leurs prières à celles de la famille indigente.

La bonne Marguerite ayant fini, passa dans la seconde chambre, et ce fut alors qu'elle aperçut les deux sœurs.—Oh ! venez, leur dit-elle, venez, mes chères demoiselles, jouir de vos bienfaits et de notre reconnoissance ; mes enfans ont du pain aujourd'hui, et c'est à vous

qu'ils le doivent.—Non, répondit Gabrielle, Dieu s'est servi de nous pour vous secourir, c'est lui seul qu'il faut remercier. Mais je suis venue pour vous parler de vos affaires : quels sont vos projets, Marguerite ? — Hélas ! Mademoiselle, de mettre notre créancier en possession de la vigne, et de lui demander qu'il me laisse, au moins pour cet hiver, la cabanne pour nous mettre à couvert. Je vais payer le boulanger avec ce que vous avez eu la bonté de me donner ; j'espère qu'il ne refusera pas de me fournir du pain jusqu'à ce que j'aie de l'ouvrage pour moi et pour mes deux filles aînées qui peuvent travailler aux champs et à la vigne pour les fermiers. Malheureusement la saison est si rude, qu'on ne voit pas un brin d'herbe dans les champs ; le bétail ne peut pas sortir, et nous sommes sans occupation.—Tenez, lui dit Gabrielle, en lui donnant le billet de deux cents

livres, payez votre créancier et restez en possession de votre vigne dont le rapport rétablira votre petite fortune ; payez aussi votre boulanger, et achetez des lits, du bois et des vêtemens pour vous et vos enfans. J'espère encore que vous trouverez de l'ouvrage comme vous le désirez.

La pauvre Marguerite resta immobile d'étonnement ; mais tout à coup appelant ses enfans, elle leur dit : Jetez-vous avec moi aux pieds de ces deux anges qui, hier, vous ont conservé votre mère, vous ont donné du pain, et aujourd'hui, vous tirent de la plus affreuse misère pour vous remettre en possession de votre héritage ! Oh mon Dieu ! s'écria-t-elle, bénis ces douces créatures, bénis leurs parens, rend-les heureuses ! —Relevez-vous, Marguerite, reprit Gabrielle baignée des plus douces larmes, c'est Dieu seul qu'il faut remercier.— Oui, mademoiselle, Dieu et vous ! Je veux le prier tous les jours de ma vie, de vous bénir.—Et de nous conserver

papa et maman, ajouta Augustine, en essuyant ses yeux et les larmes qui inondoient ses joues. — Où est-elle ? que j'aie à tomber à ses pieds et la remercier ! . . . Je vous en prie, mes chères demoiselles, dites-moi votre nom, afin que je le grave dans le cœur de mes enfans, comme il le sera dans le mien.

Ecoutez ! reprit Gabrielle, ce que nous avons fait pour vous est peu de chose ; mais si vous croyez nous devoir de la reconnaissance, la seule preuve que je vous en demande, est de ne jamais nous interroger sur nos parens, de ne pas chercher à savoir notre nom ou notre demeure, et sur toute chose de ne jamais parler à qui que ce soit du bonheur que nous avons eu de vous être utiles. Des motifs bien puissans me forcent au silence ; croyez que je me ferai connoître avec bien du plaisir lorsque cela me sera permis.—Je crois vous comprendre, ma chère demoiselle, vous êtes du nombre des infortu-

nés que le gouvernement actuel a pros-
crits. Vous êtes nobles. Que le ciel
vous protège et veille sur vous ; cachez-
vous bien ; ne vous exposez pas ; je sa-
crifierai ma vie pour vous sauver du
moindre danger. Je vous en prie, dis-
posez de moi, si je puis vous être de la
moindre utilité. Nous sommes pauvres,
c'est vous dire que nous ne connoissons
presque personne et que nous sommes
toujours seuls. Employez-moi avec
confiance, mon dévouement sera sans
bornes, comme ma reconnoissance, et je
vous assure du plus profond secret.—Je
vous remercie, reprit Gabrielle ; ma sœur
et moi, nous ne saurions pour le moment
profiter de vos offres que je crois par-
faitement sincères, mais nous viendrons
souvent vous voir. La pauvre Margue-
rite les supplia avec instance de tenir
leur promesse ; elle renouvela ses remer-
cîmens, et les deux sœurs retournèrent
au souterrain, encore plus satisfaites que

la veille. Le souvenir d'une bonne action est si doux ! l'âme en jouit avec tant de délices qu'elle en est heureuse encore long-temps après qu'on l'a faite. C'est que de tous les plaisirs celui de la bienfaisance est le seul que l'on puisse goûter long-temps sans en être fatigué ; et nos aimables sœurs, loin d'être orgueilleuses d'avoir été utiles à cette pauvre famille, remercièrent la Providence de les avoir choisies de préférence à tant d'autres qui auroient pu jouir du même bonheur.

Le froid devenoit pourtant excessif, et comme il n'y avoit point de cheminée au souterrain, et qu'on ne pouvoit faire que du feu de charbon de bois dans une chambre éloignée de celle qu'elles habitoient, à cause de l'odeur de ce charbon qui est si dangereuse qu'elle suffoque, Gabrielle imagina de faire chauffer des briques et de les mettre ensuite sous les pieds de sa sœur et sous les siens. De

cette manière elles travailloient tranquillement et bravoient le froid. Le matin, enveloppées dans leur mante, elles parcouroient les endroits les plus solitaires de la forêt, gravissoient les rochers, et par cet exercice fortifioient et entretenoient leur santé. Leurs habillemens éloignoient tout soupçon, et d'ailleurs elles évitoient avec soin de rencontrer du monde dans leur promenade : quelquefois, l'après-dînée, elles faisoient une autre excursion jusque chez Marguerite Dubu. Cette pauvre femme avoit placé ses deux filles aînées chez des fermiers du voisinage : elles y étoient nourries et rapportoient à leur mère, chaque semaine, le fruit de leur travail, ce qui, joint au produit du chanvre que Marguerite filoit pour les fermiers, et au linge qu'elle blanchissoit pour les deux sœurs, suffisoit pour lui aider à soutenir sa nombreuse famille, et ses enfans se trouvoient nourris, vêtus et couchés

commodément. Cette pauvre femme n'avoit plus de dettes, elle étoit heureuse, et elle en témoignoit tant de reconnaissance aux deux sœurs, que celles-ci avoient pris confiance en elle au point de passer quelquefois une heure ou deux avec elle et ses enfans. Gabrielle et Augustine leur apprenoient à lire, à écrire, et même à travailler ; c'étoit un amusement pour les deux sœurs, et cet amusement étoit encore un bienfait.

Lorsque le doux printemps eut chassé les frimats, elles cessèrent d'aller au rocher de Marguerite dans la journée, craignant d'y rencontrer quelqu'un ; mais cette habitation devint presque le seul but de leurs promenades du matin. Cette grotte n'offroit plus le triste aspect de la misère ; une verdure charmante l'entouroit, la violette, le muguet, l'aubépine la couronnoient. Les arbres étoient couverts de fleurs ; une chèvre paissoit à l'ombre des buissons ; près .

d'elle la poule grattoit la terre en appelant ses petits ; les enfans travailloient à la vigne, au petit jardin, ou cueilloient des fleurs dont ils formoient des guirlandes ; leur mère, assise sous un petit berceau de chèvre-feuille auprès de la porte, filoit sa quenouille en chantant cette vieille romance.

AIR. *Des Gentils Troubadours.*

I.

Au bon vieux temps d'onzième centurie,
Il existoit encor de vrais amans ;
Comme un ruisseau, sur l'herbette fleurie
Couloient leurs jours, ils étoient innocens :
Il est passé cet âge des amans !

II.

Paul étoit brave, et belle étoit Sophie ;
Du même amour ils s'ainoient tous les deux ;
Ah ! sans fortune ils étoient sans envie ;
Pour être riche, en est-on plus heureux ?
Mais leurs parens s'opposoient à leurs vœux.

III.

Bientôt, aux camps, l'honneur au loin l'appelle ;
Paul va partir, il va servir son roi ;
Adieu, m'amour ! sois-moi toujours fidèle,
Je reviendrai dans peu, digne de toi ;
Lors on ainçoit et sa belle et son roi.

IV.

Adieu, cher Paul ! va, sois heureux en guerre,
 Je t'attendrai triste et veuve au hameau :
 Reviens bientôt, m'obtenir de mon père,
 De nos beaux jours c'est ici le berceau ;
 Si je te perds, ce sera mon tombeau !

V.

Puis, sur son cœur, Paul pressa son amante,
 Et de sa main reçut son bouclier ;
 Puis, pour cacher sa douleur déchirante,
 Il s'élança sur son jeune coursier.

Las ! cet adieu sera donc le dernier !

VI.

Dans les dangers, Paul ne voit que Sophie ;
 Par ses exploits, il comptoit l'obtenir ;
 Il combattit, pour elle et sa patrie,
 Sous des lauriers, il tomba, sans gémir !

Ah ! c'est ainsi qu'un guerrier doit mourir !

VII.

Que faisais-tu, jeune amante adorée ?
 Cruel espoir abusoit donc ton cœur ;
 Tu bénissoit les succès de l'armée,
 Paul, disois-tu, va revenir vainqueur ;

Las ! nous comptons en vain sur le bonheur !

VIII.

Paul n'étoit plus ! et la tendre Sophie
 Lui tend les bras, du sommet des côteaux ;
 L'attend encor le soir dans la prairie,
 Et de son nom fatigue les échos ;

Mais les échos étoient sourds à ses maux.

IX.

Deux ans passés, elle attendoit encore ;
Tous les matins il devoit revenir,
Mais comme un lys moissonné dès l'aurore,
Un soir la vit se pencher et mourir !
Le trépas seul devoit donc les unir.

Toute cette intéressante famille paroissoit revenue, avec la nature, à l'abondance, au bonheur, et elle le devoit aux bienfaits des deux sœurs : aussi en étoient-elles adorées. Aussitôt que l'un des petits Dubu apercevoit Gabrielle et Augustine monter la colline, il couroit, avec l'expression de la joie, annoncer les bonnes demoiselles (c'étoit le nom qu'on leur avoit donné dans la famille). Marguerite s'empressoit de traire sa chèvre et de visiter son poulailleur, pour offrir du lait et des œufs frais à ses jeunes bienfaitrices. Les petites filles leur présentoient leurs plus belles guirlandes ; les petits garçons offroient un nid de tourterelles ou un petit lapin.

Elles recevoient ces présens avec tant de grâces et de bonté qu'elles en doubloient le prix et rendoient heureux ceux qui avoient le bonheur de les leur faire accepter. Les plus beaux fruits du rocher, le plus beau raisin étoient encore pour les bonnes demoiselles. Quelques jours après les avoir reçus, elles ne manquoient pas de faire un cadeau toujours utile à la famille. De cette manière, elles s'acquittoient sans humilier ces bonnes gens, et trouvoient moyen de payer ce qu'on leur donnoit sans intérêt.

Un jour, la bonne Marguerite leur annonça que le tyran de leur patrie, l'infâme Robespierre et ses complices avoient enfin subi la juste punition de leurs crimes. Gabrielle et Augustine, croyant que c'étoient les seuls tyrans que la France eût à redouter, ignorant d'ailleurs le sang qui avoit été répandu, et croyant encore leurs parens en prison,

se réjouirent à cette nouvelle. La trompeuse espérance vint avec son miroir magique leur représenter une réunion prochaine; mais les jours, les mois, les années même s'écoulèrent sans apporter de changement à leur situation.

Gabrielle atteignit ainsi sa dix-huitième année; sa taille étoit grande et bien prise; la légèreté de sa démarche et la dignité de son port étoient remarquables; toujours enveloppée dans sa longue mante, on entrevoyoit à peine sa douce physionomie où la pureté et la sensibilité de sa belle âme étoient empreintes; son teint étoit de lys et de roses; à la moindre émotion, les dernières dominoient et venoient animer les plus beaux yeux du monde; chacun de ses mouvemens étoit une grâce, et une légère teinte de mélancolie répandue sur tous ses traits leur donnoit un charme inexprimable. Le courage avec lequel

elle avoit suivi les dernières instructions de sa mère, sa persévérance à perfectionner les talens dont cette mère chérie ne lui avoit pour ainsi dire donné que l'idée, l'éducation d'Augustine, déjà très-instruite et douée d'une foule de jolis talens, caractérisent suffisamment la douce et intéressante Gabrielle.

Augustine, plus grande qu'on ne l'est communément à douze ans, étoit d'une beauté moins régulière que sa sœur, mais non moins agréable ; un teint d'albâtre, des cheveux superbes, un visage rond, de grands yeux noirs pleins d'expression, une petite bouche de rose toujours embellie par un sourire enchanteur, les plus belles dents du monde, un petit nez à la Roxelane, une démarche aisée, des grâces naturelles, de l'ingénuité, de la candeur, une modestie charmante, telle étoit Augustine ; la douceur, la complaisance formoient son caractère. Sa sœur étoit son modèle ; le désir de lui

ressembler et de lui plaire lui faisoit vaincre les difficultés inévitables qu'elle rencontroit dans ses études ; un baiser étoit sa plus douce récompense. La colère, l'impatience, l'obstination, la jalousie, le désir de dominer étoient inconnus au souterrain ; ces charmantes sœurs avoient la crainte de Dieu, et persuadées, comme leur avoit dit leur mère, qu'il les voyoit dans tous les instans, que lui seul les protégeoit et pouvoit leur rendre leurs parens, elles se conduisoient avec sagesse, remplissoient leurs devoirs, s'occupoient sans cesse ; et par l'emploi raisonnable qu'elles faisoient de leur temps, elles n'éprouvoient jamais d'ennui, et se suffisoient l'une à l'autre.

Malgré la confiance qu'elles avoient en la bonne Marguerite, elles étoient si discrètes, que cette bonne femme ignoroit cependant leur demeure et même leur nom. Des ouvriers étant venus travailler à la carrière, elles craignirent

que la curiosité ne les portât à découvrir leur asile. Les portes d'argile ne les rassuroient que foiblement ; elles ne sortirent plus que par les fours à chaux, et par conséquent elles faisoient un très-grand détour pour aller chez Marguerite. Un soir, elles revenoient de chez cette bonne femme qui étoit un peu indisposée, il n'étoit que sept heures, on étoit aux premiers jours d'Août, la chaleur avoit été excessive toute la journée, Augustine proposa à sa sœur de rester un peu plus long-temps dans la forêt, afin de jouir de la fraîcheur de la soirée. — Je le veux bien, répondit Gabrielle ; mais je crois que nous allons avoir un orage, ne nous éloignons pas. Elles s'amuserent à cueillir des fleurs sauvages dont Augustine vouloit faire des guirlandes. Tout à coup plusieurs éclairs suivis d'un grand coup de tonnerre qui retentit dans toute la forêt, effrayèrent tellement Augustine, qu'elle cria à Ga-

brielle qui étoit seulement à quelques pas d'elle:—Ah! ma sœur, rentrons vite; et d'autres coups de tonnerre ayant succédé au premier, elles coururent toutes deux au souterrain, n'imaginant pas qu'elles avoient été observées par un vieillard qui, assis sous un arbre touffu, au-dessus des fours à chaux, et d'abord tout occupé d'une lecture qui l'intéressoit, n'avoit cependant rien perdu de leur conversation depuis vingt minutes.

Il n'avoit pas le moindre doute qu'elles ne demeuraissent dans les fours à chaux; et curieux de connoître leur habitation, il descendit du rocher et parcourut la partie du souterrain opposée à celle qu'elles habitoient, sans y rien trouver qu'un mouchoir qu'elles avoient, en courant, laissé tomber à l'entrée des fours à chaux. Ne trouvant d'autre issue que celle par laquelle il étoit entré, l'étranger retourna chez lui, tout occupé des jeunes fugitives. On les auroit

prises pour des paysannes, à en juger par leur habillement ; mais le peu de mots qu'il avoit entendus lui paroissoient prononcés d'une manière toute différente, et ce mouchoir qu'elles avoient perdu étoit d'une batiste si fine, qu'il n'étoit pas probable qu'il appartînt à de pauvres villageoises. Comment habitoient-elles sous ce rocher ? Voilà ce qu'ils ne pouvoit comprendre.

Monsieur d'Argenss (c'étoit le nom de l'étranger) avoit chez lui un neveu de vingt ans qu'il aimoit comme s'il eût été son fils ; il lui raconta son aventure. La curiosité du jeune Eugène d'Argenss fut excitée par le récit de son oncle, et il l'engagea, dès le leudemain, à aller chasser dans la forêt. Ils tournèrent leurs pas du côté des rochers ; ils entrèrent dans les fours à chaux, s'y promènèrent ensemble sans avoir rien découvert qui pût faire croire qu'ils étoient habités ; ils en sortirent, et peu de temps

après, ils aperçurent les deux sœurs qui revenoient de chez la bonne Marguerite. Ne voulant pas se montrer, ils les observèrent de loin et les virent rentrer comme la veille.—Il faut, dit Eugène, que je pénètre ce mystère : elles ne sont certainement pas seules ; ce souterrain paroît très-vaste ; à qui peut-il servir de refuge ?—A des infortunés, reprit M. d'Argenss ; ce ne peut être que quelques personnes très-malheureuses ; car nous n'avons jamais entendu parler de vols dans cette partie de la forêt, quoiqu'elle soit très-déserte et très-épaisse ; au surplus, il faut être prudens.—Hé bien, mon oncle, il me vient une idée ; je suis certain de découvrir ce mystère avant vingt-quatre heures.—Comment cela ?—Je viendrai ici demain à la pointe du jour ; je les verrai probablement sortir ; je les suivrai sans qu'elles s'en aperçoivent, et je saurai où elles vont et si elles demeurent réellement dans ce sou-

terrain.—Oh ! pour cela, je le crois ; mais je consens que tu t'en assures, et je t'accompagnerai moi-même.

Le jour suivant, M. d'Argenss n'étant point encore éveillé à quatre heures et demie, son neveu partit seul pour faire ses observations sur les habitantes du souterrain ; Eugène ne voulant point troubler le sommeil de son oncle, prit son fusil et se mit en route.

Avant six heures, Gabrielle et Augustine sortirent ; se promenèrent le long des rochers, ensuite elles furent à la ville, faire leurs provisions, entrèrent, en revenant, chez la bonne Marguerite, et retournèrent au souterrain, à peu près sur les huit heures. Eugène les avoit suivies sans oser les approcher ; il attendit encore quelque temps après qu'elles furent entrées, espérant qu'elles sortiroient peut-être de nouveau, et qu'il pourroit leur parler ; mais fatigué d'attendre inutilement, l'appétit qu'il avoit gagné dans sa

promenade du matin commença à se faire sentir ; il retourna chez son oncle, lui raconta l'emploi de sa matinée, et proposa de prendre des flambeaux, des armes, et de faire une recherche exacte dans ce souterrain.

Les provisions qu'elles ont achetées, continua-t-il, sont si peu de chose, que ce ne peut être pour plus de deux ou trois personnes. Je me suis trouvé sur leur passage, comme par hasard ; elles étoient très-enveloppées dans leurs mantes, ce qui n'est pas naturel par la chaleur qu'il fait ; elles craignent de se laisser voir cependant, autant que je puis en juger, elles ont un air distingué et sont extrêmement jolies ? elles m'intéressent au-delà de toute expression.—Parce qu'elles sont jolies ? reprit son oncle en riant.—Non, mon oncle ; mais parce que leur asile annonce un mystère qui me pique et me prévient en leur faveur. Si elles sont malheureuses, nous aurons le bonheur

de leur être utiles et—Nous allons d'abord déjeuner, interrompit M. d'Argenss, après quoi, si tu le veux, nous irons dans cette grotte où elles sont entrées ce matin ; nous nous informerons des habitans s'ils les connoissent, et de là nous irons au souterrain.—A merveille, mon oncle, reprit Eugène ; et aussitôt qu'ils eurent déjeûné, tous deux, bien armés et en habit de chasse, furent chez la bonne Marguerite, et commencèrent à la questionner sur les deux paysannes qui étoient venues chez elle le matin.

La pauvre femme, craignant de compromettre ses jeunes bienfaitrices, se troubla et répondit de manière à exciter encore plus leur curiosité.—Mais, dit M. d'Argenss, en observant le linge que Marguerite repassoit, ces mouchoirs ne leur appartiennent-ils pas ?—Oui, monsieur. Ces mouchoirs étoient marqués G. R. surmontés d'une couronne et semblables à celui qu'il avoit trouvé, ce qui

prouvoit bien qu'ils n'appartenoient pas à des paysannes. Alors il questionna si adroitement la bonne Maguerite, et sut lui inspirer tant de confiance, qu'elle lui raconta les obligations qu'elle avoit aux bonnes demoiselles, depuis six ans.

Je suis bien sûre, ajouta-t-elle, qu'il est impossible d'avoir même l'idée de faire du mal à ces deux anges.—Assurément, reprit Monsieur d'Argenss, ce n'est pas mon intention ; je suis propriétaire de Roseville, et vous pouvez les assurer que, si je désire faire leur connoissance, c'est pour leur offrir mes services. Mais ne savez-vous réellement pas leur nom ni leur demeure ?—Non, monsieur : l'aînée de ces demoiselles a exigé de moi que je ne la questionnasse jamais sur ce sujet ; et quoiqu'elle soit extrêmement bonne et familière avec nous, qu'elle montre à lire, à écrire et à travailler à mes enfans, qu'elle m'honore de ses visites presque tous les jours (particulièrement quand

j'ai été malade, vous ne sauriez croire, monsieur, les soins qu'elle a pris de moi), néanmoins je n'ai jamais osé prendre la liberté de lui parler de son nom ou de sa demeure, parce qu'elle me l'a défendu une fois. Cependant je vois bien qu'elles sont séparées de leurs parens ; mais je crois qu'ils vivent, car elles m'ont souvent recommandé de prier Dieu pour qu'il les leur conservât.

Tout ce que vous me dites de ces charmantes personnes m'intéresse infiniment, et je vous en remercie, reprit Monsieur d'Argenss, en offrant quelques pièces d'argent à Marguerite qui les refusa. —Grâces à Dieu, lui dit-elle, depuis que ces bonnes demoiselles m'ont sauvée de l'affreuse misère où j'étois réduite, tout m'a prospéré, et elles ont eu tant de bontés pour moi, que nous ne manquons de rien à présent, et je serois bien fâchée de prendre le bien des pauvres.—Monsieur d'Argenss se retira alors, en lui pro-

mettant de venir la revoir, et réellement enchanté des détails qu'il venoit d'apprendre sur le compte des deux sœurs et de la délicatesse de Marguerite.

La curiosité de l'oncle et du neveu, pour découvrir ce mystère, étoit égale : ils partirent pour le souterrain et s'y promenèrent pendant une demi-heure, avec aussi peu de succès que la veille. Le souterrain, comme je l'ai déjà dit, avoit à peu près une lieue de long ; les deux sœurs habitoient au milieu, et messieurs d'Argenss avoient presque tout parcourus sans découvrir aucune issue. Ils étoient près d'abandonner leur recherche, lorsqu'en revenant sur leurs pas, ils aperçurent un passage extrêmement obscur, qu'il leur eût été impossible de trouver sans le secours de leur lumière.

Quelques-unes des fleurs sauvages qu'Augustine avoit cueillies deux jours auparavant, et qu'elle avoit laissé tomber par mégarde, en courant, étoient éparses

et traçoient une espèce de chemin. Eugène observa plus attentivement encore, avec la bougie, le mur près duquel il avoit ramassé les dernières de ces fleurs. Il découvrit alors le châssis de la porte d'argile, et bientôt après, le ressort qui la fermoit. Il l'ouvrit, et s'enfonça dans un long corridor tout aussi obscur que le premier, et ce ne fut qu'à force de recherches extrêmement minutieuses, qu'il parvint à découvrir les autres portes. Il continua sa route et se trouva près de la fontaine nouvellement entourée de pots de fleurs ; une foule d'oiseaux s'effrayèrent à la vue des deux chasseurs, et allèrent se percher sur les piliers de la grotte. Après avoir admiré cette jolie volière qui annonçoit les plaisirs innocens des habitans du souterrain, MM. d'Argenss continuèrent leurs recherches et parvinrent jusqu'aux appartemens sans rencontrer personne.

Des meubles simples, et d'autres d'un

très-grand prix y faisoient un contraste assez étonnant ; ils étoient rangés avec un ordre et une propreté admirables. Un métier étoit sur une table, et il sembloit que la main même des fées eût brodé, avec des cheveux, les chiffres *A. G. R.* ; ces chiffres étoient entrelacés et entourés d'une guirlande de pensées. Un portefeuille étoit ouvert sur la table, ils y remarquèrent quelques dessins assez jolis, sans être cependant très-corrects. Les sons d'une harpe venant alors frapper harmonieusement leurs oreilles, ils dirigèrent leurs pas du côté de la rotonde, et ils distinguèrent bientôt deux voix mélodieuses qui chantoient un duo ; s'étant approchés, ils aperçurent Gabrielle qui s'accompagnoit de la harpe, et Augustine du piano.

Ce n'étoient plus deux paysannes enveloppées de mantes grossières, et rapportant elles-même de la ville les choses nécessaires à leur subsistance. Elles

étoient vêtues de robes de mousseline, leurs longs cheveux, relevés avec des peignes d'écaïlle, retomboient en boucles ondées sur leur cou. Elles ne ressembloient point à de belles Grecques, ni à Diane, ni à Vénus, mais à l'innocence et à la vertu !

Un rosier étoit entre elles deux, et des feuilles de roses éparses sur leurs vêtements et sur le tapis annonçoient leurs innocens délassemens et le genre de combat qui venoit d'avoir lieu entre elles. La bibliothèque, la harpe, le piano, des globes, des cartes de géographie, des cahiers de musique meubloient ce joli cabinet d'études qui parut vraiment enchanteur aux yeux de MM. d'Argenss. Tous deux près de la porte, immobiles d'étonnement, saisis d'admiration, n'osoient presque respirer, dans la crainte de déranger les jolies musiciennes et de les effrayer.

Le duo étant fini, Augustine, avec son

enjouement ordinaire, ramassa les feuilles de roses qui restoient encore sur sa robe, et les jeta en riant à sa sœur. Gabrielle se levoit.—Tu n'as pas encore fini, ma sœur, lui dit Augustine, en la faisant rasseoir ; et ta romance?...Tu sais que tu m'as promis de la jouer toutes les fois que tu serois contente de moi...Ta romance, ma sœur, je t'en prie!...Gabrielle l'embrassa, sourit, reprit sa harpe, et chanta les paroles suivantes :

Sous ces sombres rochers, impénétrable asile,
 J'élève, en gémissant, mes accens vers les cieux ;
 Sans crainte et sans remords, on y vivroit tranquille ;
 Mais loin de ses parens, pourroit-on vivre heureux ?

Orpheline, et sans guide, au printemps de ma vie,
 Jamais je n'ai vu luire un rayon de bonheur ;
 La fleur de mes beaux jours sera bientôt flétrie.
 Les soupirs et l'attente ont desséché mon cœur.

O mes parens chéris ! ô ma sensible mère !
 Languirai-je toujours loin du monde et de vous ?
 Le ciel auroit-il donc borné votre carrière ?
 Et la terre déjà nous contient-elle tous ?

O toi de qui les soins ont guidé notre enfance,
 Toi qui nous as donné de si tendres parens ;
 Toi que touchent toujours les pleurs de l'innocence,
 Grand Dieu ! sauve mon père, et rends-lui ses enfans.

Et toi, ma sœur, ma fille et mon unique amie,
 En partageant mes maux, tu sais les adoucir ;
 T'aimer est le seul bien qui m'attache à la vie ;
 Augustine, sans toi, je n'aurois qu'à mourir.

Augustine attendrie, et les joues inondées de larmes, étoit restée à quelques pas, immobile et les mains jointes. La romance étant finie, elle va pour se jeter dans les bras de Gabrielle ; elle s'avance, elle aperçoit, auprès de la porte les deux étrangers appuyés sur leurs fusils : elle jette un cri d'effroi et tombe évanouie aux pieds de sa sœur. M. d'Argenss essaya de faire excuser son indiscrette curiosité ; mais Gabrielle, effrayée de l'évanouissement d'Augustine, ne voyoit qu'elle, et n'entendoit plus rien. Cependant Eugène avoit couru à la fontaine, il en rapporta un peu d'eau qu'il leur

fit prendre à toutes deux et qui les ranima.

L'air d'intérêt qu'elles remarquèrent sur le visage des deux étrangers les rassura ; elles espérèrent même qu'ils leur apportent des nouvelles de leurs parens. Elles alloient en demander, lorsque M. d'Argenss, extrêmement ému et les yeux fixés sur le portrait qui étoit au cou de Gabrielle, la prévint en s'écriant : Eh ! quoi, ce portrait n'est-il pas celui du comte Auguste de Roseville ?—Oui, monsieur ; pourquoi cette question ?—Et vous êtes ses filles ? ajouta-t-il avec la plus vive émotion.—Oui, monsieur.—Oh ! mes chères nièces ! est-il possible que j'aie enfin le bonheur de vous retrouver ? Sachez que je suis Henri de Melval, dit-il en les embrassant.—Le frère de papa ! s'écrièrent-elles ; vous nous apportez donc de ses nouvelles ?—Hélas ! non, mes chères enfans ; il a été exilé ainsi que votre mère.

J'ai fait prendre toutes les informations possibles sur le lieu de leur exil, sans pouvoir le découvrir. Mais comment se fait-il que vous habitiez si près de moi, et que vous n'ayez jamais entendu parler des recherches que j'ai faites pour vous avoir avec moi ? Etes-vous seules ici ? Comment ce souterrain a-t-il été meublé comme je le vois ? Comment y vivez-vous ?

Gabrielle, un peu remise, raconta alors à son oncle comment son père en avoit fait la découverte, comment il l'avoit préparé pour sa famille, et toutes ses aventures depuis le moment où il avoit été arrêté.

M. d'Argenss les admira l'une et l'autre ; il ne pouvoit concevoir tant de courage dans des enfans si jeunes, et l'éducation qu'elles s'étoient donnée elles-mêmes le surprenoit encore plus ; il bénissoit la Providence de la protection qu'elle leur avoit visiblement accor-

dée ; il baisoit les mains de ses nièces, et les considéroit avec ravissement. Eugène admiroit aussi ses belles cousines et sembloit craindre de perdre une de leurs paroles. Gabrielle termina ce récit, en demandant à M. d'Argenss comment il avoit pu pénétrer jusqu'à leur retraite.

Il est juste, ma chère enfant, que je vous raconte aussi mes aventures, leur répondit-il, quoiqu'elles ne fassent pas tout à fait autant d'honneur à mon caractère que les vôtres. Il n'est pas probable que mon frère vous ait jamais raconté le motif de mon exil, et pour vous faire comprendre une partie de mes malheurs, il est nécessaire que j'entre avec vous dans des détails que j'abrègerai cependant autant que possible.

Nous étions, votre père et moi, les seuls enfans du comte de Melval ; nous nous sommes toujours tendrement aimés, et comme deux bons frères, quoique jamais

caractères ne fussent peut-être plus opposés. Auguste, plus jeune que moi de quelques années, étoit naturellement doux, sérieux et réfléchi ; sa belle âme étoit comme le temple de toutes les vertus. Il étoit chéri, admiré et estimé de tout le monde. Ma mère l'aimoit aussi, mais beaucoup moins que moi. Malheureusement j'étois né vif, emporté ; la moindre contrariété me mettoit hors de moi. Ma mère, dont j'étois le favori, s'amusoit de mes petites colères lorsque j'étois enfant et vouloit que tout le monde cédât à mes volontés ; loin de me punir et de me corriger, elle encourageoit mes défauts, et lorsque devenu plus grand, j'eus le malheur de la perdre, et que mes instituteurs employèrent la rigueur et les plus sévères châtimens pour vaincre la violence de mon caractère, ils ne produisirent d'autre effet que d'accroître mes égaremens. Que de peines, hélas ! cette malheureuse violence

a entraîné depuis ! quelle école que celle du malheur ! Sans trop m'arrêter aux premières années de mon adolescence, je ne parlerai que de celles qui suivirent ma première entrée dans le monde.

J'avois vingt-cinq ans, lorsque mon père, par ordre du roi (qui désiroit le récompenser de ses services), arrêta mon mariage avec la fille d'un de ses ministres : la naissance de cette jeune personne, ses vertus, son éducation, sa beauté, sa fortune, le rang de son père, ne me laissoient rien à désirer ; je touchois au bonheur, s'il exista jamais sur la terre ; encore huit jours et j'étois heureux ; elle étoit mon épouse, lorsque la fortune, ou plutôt mon caractère impatient, renversa tous les projets de mon père, touchant cette alliance, et me sépara pour toujours de la belle Gabrielle.

Les deux sœurs se regardèrent alors avec étonnement.—Je conçois votre

surprise, leur dit-il, mais ne m'interrompez pas ; je me trouvois un soir chez le prince de Rohan où l'on jouoit très-gros jeu : je perdis une somme considérable, qui me fut en partie gagnée par le frère de Gabrielle. Il me plaisanta peut-être un peu trop ; je m'emportai comme à mon ordinaire, et je lui répondis plusieurs mots très-piquans, et tels que le lendemain, à six heures du matin, il vint m'en demander raison. Je me levai ; nous nous battîmes, et j'eus le malheur de lui plonger mon épée dans le sein. J'envoyai aussitôt les personnes que je rencontrai à son secours ; j'entrai, tout éperdu, dans l'appartement de mon père, et je lui racontai précipitamment ma querelle et les suites qu'elle venoit d'avoir.

Mon père, non moins violent que moi, et qui attachoit le bonheur de sa vie, sa fortune, et celle de ses enfans, à une alliance qui le combloit de gloire et d'hon-

neur ; furieux de voir évanouir ses espérances, effrayé d'ailleurs des conséquences de ce duel, de la colère du roi, et d'une disgrâce certaine, m'accabla de reproches, et me chassa de sa présence en me maudissant. Mon frère, mon tendre et indulgent Auguste étoit absent ; j'étois sans argent, et je rêvois tristement au parti que j'avois à prendre, lorsqu'un exempt de maréchaussée m'épargna la peine d'y réfléchir plus long-temps. Il me montra une lettre-de-cachet, et me conduisit au Mont St. Michel où je restai trois mois.

Heureusement mon adversaire n'étoit point mort ; il guérit de sa blessure, et avec toute la noblesse possible, convint que les premiers torts avoient été de son côté ; mais sa sœur déclara, après cet événement, que la violence de mon caractère l'effrayoit, qu'elle étoit sûre d'être malheureuse avec moi, et qu'elle ne consentiroit jamais à m'épouser. Mon père

proposa alors mon frère Auguste dont le charmant caractère étoit connu ; il fut accepté à ma place. Le mariage fut conclu ; je sortis de prison, et le père de ma belle-sœur me fit même avoir un régiment. Mon père ne voulut cependant point me voir, et je partis sans avoir obtenu mon pardon de sa bouche, quoique mon cher Auguste m'assurât qu'il n'avoit pas le plus léger ressentiment contre moi.

Arrivé à mon régiment, j'eus encore des querelles avec plusieurs officiers ; je me battis ; je fis des dettes considérables ; mon père les acquitta, sous la condition expresse que je partirois sur-le-champ pour l'Amérique. J'obéis, et après beaucoup de malheurs que je passerai sous silence, mais qui furent toujours causés par la violence de mon caractère, j'épousai, quelque temps après mon arrivée dans ce pays, et sans le consentement de mon père, une très-riche

héritière dont la fortune étoit le moindre avantage.

Appoline, c'étoit son nom, étoit douée de toutes les vertus et d'une douceur de caractère qui triompha enfin de la violence du mien ; elle me rendit à la raison, au bonheur. Malheureusement mon Appoline, quoique immensément riche, et ayant reçu une très-bonne éducation, n'avoit pas cette noblesse titrée, idole de mon père, et il ne m'a jamais pardonné de m'être (ce qu'il appeloit) mésallié. Au bout de vingt-quatre ans de l'union la plus douce, et la plus parfaite que le ciel ait jamais formée, une fièvre épidémique m'enleva cinq enfans ; et ma sensible Appoline, qui venoit de perdre son frère de la même maladie, ne pouvant résister à tant de coups douloureux, expira sur le corps du dernier de nos enfans, en me recommandant Eugène, le fils de

son frère qui avoit été mon plus intime ami.

Je restai quelque temps dans un état de stupeur qui me fit espérer que je ne survivrois pas long-temps à tant d'objets chéris ; mais le ciel me laissa vivre pour expier dans les larmes et les regrets les fautes de ma jeunesse. Ne pouvant plus habiter un pays où j'avois goûté le bonheur et où je venois de le perdre pour jamais, je vendis mes biens ; ils étoient considérables : j'en fis passer les fonds en France, chez le banquier de mon père. Je m'embarquai avec mon neveu, et après une traversée de six semaines, j'abordai dans ma terre natale. J'espérois y revoir mon père, et désirant en obtenir mon pardon par mon frère et mes amis, avant de me présenter devant lui, je pris le nom du frère de ma femme, c'est celui que je porte encore. Jugez de ma douleur, mes chères enfans, lorsque j'appris que mon

père avoit été massacré, que vos parens avoient été exportés, et qu'il ne me restoit pas un seul ami, une seule connoissance.

J'avois une grande fortune ; en conséquence je fus arrêté, et mon Eugène avec moi. Nous attendions la mort tous les jours ; je la désirois même comme le terme de mes maux, et l'instant de ma réunion avec ma douce Appoline ; j'espérois que la miséricorde de mon Dieu m'avoit pardonné. J'étois résigné, et pendant quatre mois que je restai en prison, je me préparois tous les jours au moment qui devoit me réunir à ma femme et à mes enfans.

Enfin mon nom parut sur la fatale liste ; je fus appelé et conduit à l'infâme tribunal, et condamné comme émigré, ou plutôt comme ayant de la fortune. Je descends avec les autres victimes, on nous coupe les cheveux, et on nous fait monter dans les charrettes destinées à nous con-

duire à l'échafaud. Celle où j'étois étant la dernière et trop remplie, on me fit rentrer dans la prison pour me ramener le jour suivant au supplice.

Heureusement ce jour fut suivi d'une éternelle nuit pour les tyrans qui m'avoient condamné; il n'y eut d'autre exécution que la leur. Quelque temps après je fus jugé par un autre tribunal; il me fut facile de prouver qu'étant absent depuis un grand nombre d'années, et d'ailleurs habitant une colonie Françoise, je ne pouvois être porté sur la liste des émigrés. On me mit en liberté ainsi qu'Eugène; le premier usage que j'en fis, fut de tâcher de découvrir où vous pouviez être, mes chères enfans; toutes mes recherches, vous le savez, furent sans succès. La terre de Roseville étant devenue *bien national*, et à vendre, je me la fis adjuger, dans l'espoir de vous en remettre en possession aussitôt que je vous retrouverois; je vins l'habiter, et je dé-

sespérois d'avoir le bonheur de vous y voir, lorsque, l'autre jour, étant à lire sur le rocher, je vous aperçus occupées à cueillir des fleurs. Il ajouta alors tous les détails que l'on a vus plus haut.—La conversation que j'avois eue avec la bonne Marguerite, dit-il, et les mouchoirs marqués G. R. surmontés d'une couronne, m'avoient bien fait naître quelques soupçons ; mais j'étois loin de m'attendre au bonheur que le ciel me réservait.

Gabrielle et Augustine remercièrent leur oncle comme elles le devoient. Si elles étoient heureuses de retrouver un ami et un protecteur dans le frère de leur père, l'incertitude où elles retomboient sur le sort de leurs parens les affligeoit encore plus. Elles cédèrent cependant aux pressantes sollicitations de leur oncle et de leur cousin, pour aller habiter Roseville. La plupart des domestiques de leur père étoient au service de M. d'Argenss, et furent comblés de

joie en les revoyant. Tout le village vint les complimenter. On illumina en réjouissance de leur retour. M. d'Argenss fit dresser des tables dans les cours du château, et tous les paysans vinrent boire à la santé des demoiselles de Roseville ; chacun voulut les voir, et elles furent obligées de paroître partager l'allégresse de ces bonnes gens, quoique le souvenir de leurs parens attristât leur cœur.

La bonne Marguerite ne fut pas oubliée : M. d'Argenss l'envoya chercher avec ses enfans, et elle vint féliciter ses jeunes amies.—Dieu soit béni ! leur dit-elle, vous avez retrouvé un bon parent ; j'espère que les autres reviendront aussi ; rien ne vous manquera ; je serai alors bien heureuse ; car le bonheur de ma propre famille ne m'est pas plus cher que le vôtre. Les demoiselles de Roseville continuèrent à lui faire de fréquentes visites ; mais leur oncle les pria de ne

point aller du côté du souterrain, pendant quelque temps, désirant, leur dit-il, y faire quelques changemens qu'il ne vouloit point qu'elles vissent avant qu'ils fussent entièrement finis. Du reste, M. d'Argenss étoit si bon, si attentif pour ses aimables nièces ; il paroissoit si heureux de les avoir avec lui, qu'il eût été impossible de n'être pas touché de tant de délicatesse. De leur côté elles lui témoignoit tant d'amitié et de reconnaissance, qu'il se félicitoit chaque jour du moment où il avoit eu le bonheur de les trouver.

Eugène, dont les soins et les attentions ne cédoient qu'à ceux de M. d'Argenss, se plaignait, en riant, de ce que ses belles cousines lui avoient volé le cœur de son oncle. Souvent aussi il disoit en confidence à ce cher oncle, que Gabrielle seroit la meilleure épouse et la plus tendre mère, et que celui qui auroit le bonheur de l'obtenir

pour femme seroit le plus heureux des hommes.—Assurément, répondit monsieur d'Argenss, en ajoutant encore aux éloges de sa charmante nièce ; que ne peut-on pas attendre d'une femme qui s'est conduite comme Gabrielle depuis l'âge de douze ans ? Et aussitôt qu'il se trouvoit seul avec cette nièce chérie, il lui vantoit les qualités, le caractère, et même la fortune d'Eugène. Le mariage de ces deux personnes étoit ce qu'il désiroit le plus au monde, après le bonheur de revoir son frère et sa belle-sœur.

Il parla un jour à Gabrielle de ce projet.—Vous savez, lui répondit-elle, que mon père ayant vendu deux terres considérables, et en ayant déposé l'argent au souterrain, avec beaucoup d'autres richesses, cette fortune nous suffiroit à ma sœur et à moi, même quand nous ne serions pas habituées à nous passer du superflu, comme nous le sommes ; de plus, vous avez eu la bonté de nous

remettre en possession de la terre de Roseville dont le rapport nous suffiroit sans les autres biens. Ainsi vous pouvez croire, mon cher oncle, que je ne considérerai jamais la fortune, lorsqu'il s'agira d'un choix qui doit décider du bonheur de ma vie.—Aussi, mon enfant, ne te parlé-je pas de la fortune d'Eugène comme d'un des principaux avantages qui me font désirer ton mariage avec lui; mais c'est parce que je le crois digne de toi, par ses vertus, et que tu t'assureras par là un protecteur et un ami qui me remplacera, si le ciel dispose de moi. Ce mariage, j'en suis convaincu, fera le bonheur de ta vie, et celui de ma vieillesse, en unissant pour jamais les deux êtres que j'aime le plus.—Je serai toujours heureuse de vivre avec vous et ma sœur, répondit Gabrielle.—Hé bien, mon enfant, dit-il, en lui serrant tendrement les mains, ne nous séparons donc jamais. Elle baissa les yeux en rougissant.

Il ajouta : des affaires particulières m'obligent à faire un voyage à Paris, pour trois ou quatre mois ; je compte t'emmener ainsi qu'Augustine, et vous donner les meilleurs maîtres pour perfectionner vos talens ; et à notre retour, ma chère Gabrielle, si tu n'y as pas de répugnance, j'aurai le bonheur de voir ton union avec mon bon Eugène.—Je me ferai toujours un devoir de vous obéir, mon cher oncle, reprit Gabrielle. Augustine et Eugène étant venus dans ce moment proposer une promenade, M. d'Argenss engagea Gabrielle à les suivre, et les accompagna lui-même, tout satisfait en pensant qu'il verroit bientôt ses vœux accomplis par ce mariage, et que son neveu et ses nièces, en devenant ses enfans adoptifs, répareroient une partie des pertes qu'il avoit faites. Il fut d'une humeur charmante toute la soirée, et on pouvoit dire tel qu'il étoit toujours, car il étoit bien corrigé de cette

vivacité et de ces emportemens qui avoient fait le malheur de sa jeunesse. Il étoit devenu aussi doux qu'il avoit été violent.

Peu de jours après cette conversation, M. d'Argenss partit pour Paris, et emmena avec lui ses nièces. Elles se souvinrent du père Thomas, et en passant à Orléans, elles voulurent aller remplir leur promesse, et savoir ce qu'il étoit devenu. Le pauvre homme, surpris de voir arrêter un brillant équipage à sa porte, sortoit, en s'appuyant sur un bâton ; car ayant eu la jambe cassée par un coup de pied de cheval, il pouvoit à peine marcher.—Bon jour, père Thomas, lui dit Gabrielle, en lui prenant familièrement la main ; nous venons, ma sœur et moi, tenir la parole que nous vous avons donnée, il y a bientôt sept ans, de venir vous voir lorsque nous aurions fait fortune, Le père Thomas, qui avoit entièrement oublié les pauvres petites filles qu'il

avoit obligées, regardoit les demoiselles de Roseville d'un air étonné ; il croyoit qu'elles se trompoient et le leur dit respectueusement. Elles lui rappelèrent encore qu'elles lui avoient promis de ne jamais l'oublier, pauvres ou riches.— Nous jouissons maintenant de la fortune que vous nous avez prédite, et nous venons vous remercier des bontés que vous avez eues pour nous lorsque nous étions pauvres et sans appui, lui dit Gabrielle.

Alors le pauvre Thomas les reconnut et parut très-satisfait de les revoir. Après qu'elles se furent informées du malheur qui le privoit de l'usage de sa jambe, elles demandèrent des nouvelles de la bonne Marie sa femme. Ah ! répondit le bon homme en soupirant, elle n'est plus : il y a quatre mois que le bon Dieu l'a appelée à lui ! J'espère, ajouta-t-il, la rejoindre bientôt ; étant estropié comme je le suis, ne pouvant plus ga-

gner ma vie, la mort est mon unique désir. Les deux sœurs témoignèrent leur regret sur la mort de cette bonne femme, et remarquant une petite fille qui pleuroit, depuis qu'elle avoit entendu les derniers mots de son père, elles s'informèrent des autres enfans.

Mon aîné, reprit le père Thomas, est un bon jardinier ; il a dix-neuf ans, une bonne santé ; malheureusement il est sans ouvrage ; Marianne est couturière, c'est elle qui nous donne du pain depuis que sa mère est morte ; nous avons dépensé tout l'argent que nous avons pour la maladie de la pauvre défunte. Louison que vous voyez, n'a que douze ans ; je suis bien fâché de ne pas pouvoir continuer de l'envoyer à l'école : elle commençoit à lire et à écrire passablement, elle pourroit aider sa sœur à travailler ; mais, comme je vous le disois tout à l'heure, elles manquent d'ouvrage. Enfin, j'espère que le bon Dieu

aura pitié de mes pauvres enfans, et qu'il me rejoindra bientôt à ma bonne Marie.

Les demoiselles de Roseville étoient touchées jusqu'aux larmes des malheurs de cet honnête homme et de sa piété. M. d'Argenss, prévenu en sa faveur par ce qu'il avoit fait pour ses nièces, et par un air de probité qui régnoit sur son visage, le proposa sur-le-champ à ses nièces pour être portier de Roseville. On pense bien qu'elles acceptèrent sa proposition avec joie.—J'ai aussi, continua M. d'Argenss, une très-bonne place pour votre fils : et si Marianne veut entrer avec Gabrielle qui a besoin d'une femme-de-chambre, je suis sûre qu'elle ne s'en repentira pas. Pour Louison, nous l'éleverons au château.

C'est moi qui me charge de son éducation, interrompit Augustine ; le voulez-vous bien, mon oncle ? — Assurément, ma chère enfant, et je suis per-

suadé que tu t'en acquitteras à merveille.
 —Mais, que pensez-vous de nos projets, père Thomas ? vous conviennent-ils ?—
 Moi, monsieur, je ne sais comment vous exprimer tout ce que j'éprouve ; je ne mérite pas tant de bienfaits, et, continua-t-il, en essuyant ses yeux baignés de larmes, maintenant je veux vivre pour vous prouver ma reconnoissance, ainsi qu'à ces bonnes demoiselles.—Que parlez-vous de reconnoissance, père Thomas, reprit Gabrielle ; c'est moi, c'est ma sœur qui vous en devons, et nous ne l'oublierons jamais, soyez-en persuadé ; partez le plus tôt possible pour Roseville ; mon cousin Eugène vous recevra, vous et vos enfans, comme mes amis. Je vais lui écrire pour vous recommander à ses soins.—Et moi aussi, ajouta M. d'Argenss : nous sommes obligés de nous rendre à Paris pour affaires ; aussitôt qu'elles seront terminées, nous retournerons à Roseville, et j'es-

père que nous vous y trouverons à notre retour, bien établis et en bonne santé.

En prenant congé du père Thomas, Gabrielle lui commanda de voyager par la voiture publique, et le plus commodément qu'il pourroit, afin de ne pas augmenter les douleurs que sa jambe lui faisoit éprouver ; et en s'approchant de Louison, elle lui glissa une bourse très-bien garnie, afin de mieux appuyer sa recommandation. Après cette visite, elles continuèrent leur route, et ne s'arrêtèrent qu'à l'enseigne des deux colombes. Elles voulurent payer à la bonne hôtesse la dépense qu'elles avoient faite autrefois chez elle, et particulièrement les frais de route que le père Thomas leur avoit dit être son affaire avec elle. Madame le Blanc ne voulut rien recevoir pour l'hospitalité qu'elle leur avoit accordée ; et quant aux dépenses de la route, elle ajouta que le père Tho-

mas ne lui en avoit jamais parlé. Elles firent alors quelques présens à madame le Blanc, admirèrent l'ordre et la propreté de son auberge, y restèrent à coucher, et le lendemain payèrent libéralement la dépense qu'elles y avoient faite. Elles se félicitèrent d'avoir pu prouver leur reconnoissance au père Thomas, à sa famille, et à l'hôtesse des deux colombes.

Cependant leur retour dans cette hôtellerie leur avoit rappelé de tristes souvenirs, et leur émotion augmenta encore en arrivant à Paris, particulièrement en passant la barrière. C'est là dirent-elles, que chaque matin maman nous amenoit, lorsqu'elle prévoyoit notre séparation. Leur oncle chercha à ranimer leur courage par l'espérance que les nouvelles recherches seroient plus heureuses; et comme poursa félicité l'homme se flatte aisément, le calme et l'espérance rentrèrent insensiblement dans leurs cœurs.

Le lendemain de leur arrivée à Paris, M. d'Argenss leur présenta une compagne qui, leur dit-il, auroit la bonté de le remplacer auprès d'elles, lorsque ses affaires l'obligeroient de s'absenter. Madame de Belmont étoit veuve ; elle avoit cinquante ans, une grande égalité d'humeur, de l'instruction, des talens charmans, et beaucoup de ressources dans l'esprit, quoique les malheurs qu'elle avoit éprouvés eussent porté son caractère à la mélancolie. Elle avoit langué deux ans dans les prisons, sous le règne affreux de Robespierre ; son mari et la plupart de ses parens avoient péri sur l'échafaud. Il ne lui restoit, d'une grande fortune, qu'une très-petite pension à peine suffisante pour la faire exister. Néanmoins cette aimable dame ne se plaignoit jamais. La piété et la résignation étouffoient ses regrets ; elle s'attacha bientôt aux demoiselles de

Roseville, qui de leur côté prirent pour elle la plus tendre affection.

Madame de Belmont fit chercher pour ses jeunes amies les meilleurs maîtres, afin de perfectionner leurs talens ; elle leur fit aussi visiter les monumens les plus remarquables, les académies, les manufactures, et enfin tout ce qui pouvoit les instruire et les distraire. Leur oncle passoit avec elle tout le temps qu'il pouvoit dérober aux affaires, et cherchoit à leur procurer tous les amusemens qu'offre une grande ville. Gabrielle et Augustine étoient touchées de tant de soins ; mais elles ne pouvoient oublier que c'étoit dans cette capitale qu'elles avoient perdu leurs parens, et ce triste souvenir les poursuivoit au milieu des spectacles, des fêtes, et de tous les plaisirs.

C'est ainsi qu'elles passèrent cinq mois à Paris. Les affaires de M. d'Ar-

genss étant terminées, il proposa à madame de Belmont d'accompagner ses jeunes amies à Roseville, ce qu'elle accepta avec joie. Malgré l'enthousiasme qu'inspire ordinairement une grande ville, surtout dans l'âge des illusions, nos deux sœurs quittèrent avec plaisir ce lieu funeste où elles n'avoient pu se procurer aucunes nouvelles de leurs parens. M. d'Argenss partit la nuit, et afin d'éviter les questions de ses nièces, et de passer par la barrière par laquelle ils étoient arrivés, il fit faire un détour assez grand, et les entretint très-agréablement de divers projets ; sa gaîté se communiqua à toutes ces dames, et l'on arriva à Roseville assez satisfait.

Le père Thomas, déjà installé dans sa fonction de portier, vint leur ouvrir les portes. Par les soins d'Eugène, qui avoit fait venir un très-bon chirurgien au château, sa jambe étoit tout à fait guérie. Le pauvre homme paroissoit

au comble du bonheur, et témoignoit sa reconnoissance par des larmes de joie, et mille bénédictions qu'il prioit le ciel de répandre sur toute cette famille. Marianne entra le soir même auprès de son aimable maîtresse, qui fut très-contente de l'air de candeur et de modestie de sa nouvelle femme - de - chambre Louison vint aussi faire sa révérence à ces dames et à M. d'Argenss. Gabrielle n'apercevant point Eugène, regardoit à la porte chaque fois que quelque personne entroit ; enfin, ne voyant point son cousin, elle en demanda des nouvelles.—Il est absent, lui dit son oncle. Elle en fut étonnée et ne fit aucune autre question. Eugène ne revint qu'un mois après leur arrivée. Aussitôt après les premiers compliments d'usage, il sortit avec M. d'Argenss, et s'enferma deux ou trois heures avec lui ; les jours suivans ils sortirent seuls ou parloient bas.

Tant de mystère surprenoit un peu Gabrielle, et quoiqu'elle ne fût point curieuse, elle ne pouvoit s'empêcher de remarquer cette réserve à laquelle son oncle ne l'avoit point habituée. Augustine s'en aperçut aussi, et dit un jour à sa sœur : Je suis sûre que mon oncle et Eugène nous préparent une surprise ; j'en suis sûre : ils ont tous deux l'air si heureux, si satisfait, que je ne sais qu'imaginer ; je sais bien qu'il est question de ton mariage ; mais je parierois qu'il y a quelque chose de plus qui occupe mon oncle.

Elle finissoit à peine ces paroles, que M. d'Argenss, rayonnant de plaisir, entra avec madame de Belmont et Eugène.—Il y aura demain un an, leur dit-il, que j'ai eu le bonheur de trouver mes chères nièces au souterrain ; depuis cette époque je les ai priées de ne point y aller. Je veux demain célébrer cet anniversaire, et vous y donner une petite

fête, mesdames. Augustine et Gabrielle regardèrent leur oncle, comme pour s'assurer qu'elles avoient bien entendu.— Au souterrain ? reprit Gabrielle presque bas.—Oui, ma chère Gabrielle ; as-tu quelque chose à objecter à ce projet ?— Non, assurément, mon oncle ; je serai même très-heureuse de le revoir.—Très-heureuse, reprit M. d'Argens, eh bien, oui, je l'espère. Eugène regarda son oncle en souriant, baisa la belle main de Gabrielle, et lui dit tout bas ; Oui, heureuse, ma chère cousine, bien heureuse.—Et moi donc, serai-je heureuse aussi ? demanda Augustine en riant. Oui, ma chère petite, répondis monsieur d'Argens, —Pourrois-je l'être sans ma bien-aimée Augustine, ajouta Gabrielle ! Et fortement persuadée qu'il étoit question de son mariage, et ne pouvant vaincre une espèce d'embarras involontaire, jusqu'à ce que tout fût arrangé, elle quitta le salon et se retira dans le jardin.

Elle y rencontra la bonne Marguerite qui étoit venue lui apporter les plus beaux fruits du rocher, comme elle l'avoit toujours fait les années précédentes. Elle lui dit, en les lui offrant : — J'espère qu'enfin le bon Dieu a exaucé mes vœux, et que vous allez être heureuse, ma chère demoiselle. Monsieur d'Argenss, en ce moment, appela Marguerite ; et sa nièce, rêveuse agitée, et cédant à une immotion toute nouvelle, continua sa promenade, en répétant : — Heureuse ! certainement, je dois l'être en épousant Eugène ; il est si bon, si attentif, il a tant de vertus ! Mais hélas ! mes chers parens auroient dû seuls disposer de la main de leur enfant ! mon bon père, ma tendre mère exilés de leur patrie ! peut-être en ce moment sans argent, sans amis ; quelle peut-être leur existence ! Je l'ignore ; et moi, au sein de l'opulence, contribuant au bonheur de tout ce qui m'entoure, je ne puis seulement pas sou-

lager leur misère !...et je jouis de tous les agrémens que les richesses procurent.

Cette idée cruelle, et la crainte accablante de leur mort pesèrent fortement sur son cœur. Elle baissa tristement la tête, et versa des larmes bien amères. Il étoit presque nuit : ensevelie dans ses tristes réflexions, seule sur un banc de verdure, se rappelant les émotions de cette journée, elle se répétoit à elle-même : heureuse ! moi, heureuse ! impossible ! s'écria-t-elle.—Pourquoi donc ne le seriez-vous pas, mademoiselle, lui dit le père Thomas, qui depuis un moment étoit devant elle, et la considéroit avec inquiétude sans qu'elle l'eût aperçu ; vous êtes si bonne, vous faites tant de bien ! et lorsque vous faites le bonheur de tant de personnes, vous ne seriez pas heureuses ! Oh ! vous le serez, mademoiselle : vous le serez ; j'ose vous le prédire, comme je vous ai prédit autrefois votre fortune. Le ciel est juste,

il vous récompensera de tant de bonnes actions. Vous serez heureuse, vous dis-je, et plus tôt que vous ne pensez.—Oui, ma chère Gabrielle, ajouta madame de Belmont, qui la cherchant avec Augustine, avoit entendu les dernières paroles du père Thomas; vous serez bientôt heureuse. Madame de Belmont et Augustine lui prirent alors chacune une main et la ramenerent au château.

M. d'Argenss cependant remarqua l'air triste de sa nièce, et ses yeux encore mouillés de larmes; il parut très-inquiet, et Gabrielle lui avoua que ses craintes sur la mort de ses parens avoient été la seule cause des larmes qu'elle venoit de verser.—Oh! sois tranquille, ma chère enfant, lui répondit-il, je te promets qu'avant peu nous en aurons des nouvelles.—Comment, mon oncle? En auriez-vous reçu? Sauriez-vous enfin le lieu qu'ils habitent?—Ecoute, lui dit M. d'Argenss en l'embrassant, tout ce que

je puis t'assurer, c'est qu'avant huit jours nous saurons positivement leur demeure, et . . . — Mais, mon cher oncle, comment pouvez-vous me l'assurer ? — Ne me questionne pas aujourd'hui, vois-tu : dans huit jours, je te donne ma parole d'honneur que j'écouterai tout ce que tu voudras me demander à ce sujet ; mais jusque-là, je te le défends même. Apprête-toi plutôt à jouir de la fête que je dois te donner demain au souterrain. Jouis du présent, et espère que l'avenir ne te prépare que des jours sereins ; tu seras heureuse, ma chère enfant, je te le répète encore ; il est impossible que tu ne le sois pas. Et toi aussi, ma chère petite Augustine, dit-il en sortant du salon.

Les deux sœurs se regardoient avec étonnement ; les dernières paroles de leur oncle leur parurent si significatives, que leurs cœurs s'ouvrirent encore une fois à l'espérance. Cependant les rai-

sons en étoient si obscures qu'elles craignoient de se livrer à une fausse joie ; elles se perdoient en conjectures. Madame de Belmont ne vouloit point les distraire, et, seule dans l'embrasement d'une fenêtre, considéroit avec intérêt ses jeunes amies, lorsque M. d'Argenss entra, suivi d'Eugène. Ils proposèrent tous les deux de faire de la musique, et sans attendre la réponse de ces dames, Eugène fut chercher les harpes de Gabrielle et de madame de Belmont ; il donna à son oncle son violon, prit sa flûte, et les deux sœurs se trouvèrent obligées de jouer, quoiqu'elles eussent préféré de causer. On fit de la musique jusqu'à minuit. Comme M. d'Argenss ne soupoit jamais, il embrassa tendrement ses nièces et se retira. Eugène et madame de Belmont firent une grande dissertation sur la musique ; Gabrielle parla peu ; Augustine fut rêveuse, et peut-être un peu moins gaie qu'à l'ordi-

naire, et chacune d'elles se retira dans son appartement, sans pouvoir se rendre un compte satisfaisant de cette inconcevable journée.

Le jour suivant, à peine Gabrielle étoit-elle levée, qu'elle entendit les cloches qui carillonnaient ; c'étoit la première fois qu'elle les eût entendues depuis sept ans ; car la religion avoit été presque abolie en France pendant le règne de Robespierre ; on n'y avoit laissé subsister que les temples à l'immortalité de l'âme qui portoient pour inscription : “ le Peuple François
“ reconnoît l'immortalité de l'âme ; la
“ liberté, l'égalité ou la mort.” On avoit également changé toutes les formules de prières, et au lieu du signe de croix des chrétiens, dans les écoles *primaires*, on disoit ces mots : *au nom de Marat et de Peltier St. Fargeau...* La pratique de toute autre religion étoit punie de mort. Gabrielle fut donc surprise

du carillon des cloches. M. d'Argenss lui dit que c'étoit en réjouissance de l'anniversaire du jour où il avoit eu le bonheur de les trouver au souterrain. Après le déjeûner, il la conduisit, ainsi qu'Eugène et madame de Belmont, à l'église, pour remercier l'Être Suprême de la protection spéciale qu'il leur avoit accordée. On chanta un *Te Deum* en action de grâces ; ensuite toute la famille remonta en voiture, et M. d'Argenss dit au cocher : — *Au souterrain*. La voiture, au lieu de tourner du côté des fours à chaux, s'avança très-avant dans la forêt.—En vérité, mon oncle, dit Gabrielle, le cocher se trompe : nous devons être à présent beaucoup plus loin que les fours à chaux. Au même moment, elle entra dans une avenue superbe, au bout de laquelle on découvrit une très-jolie maison bâtie sur le roc. On sortit de voiture ; M. d'Argenss jouissoit de l'étonnement de ses nièces, et leur demanda

si elles reconnoissoient le souterrain.— Non, mon oncle, répondirent-elles en même-temps toutes les deux.

Alors il les conduisit dans l'intérieur de la maison, elles reconnurent les appartemens qu'elles avoient habités, à très-peu de changemens près dans la distribution, et particulièrement pour les portes, les fenêtres, et les cheminées. Les appartemens du second étage, c'est-à-dire ceux que l'on avoit bâtis au-dessus, étoient simples, élégans, et offroient la plus belle vue du monde. M. d'Argenss les conduisit à la rotonde; elle étoit meublée exactement comme le jour où leur oncle les y avoit trouvées, à l'exception d'un grand tableau recouvert d'un rideau de taffetas vert. M. d'Argenss le leva, et s'adressant à madame de Belmont:—Voici, lui dit-il, un ouvrage d'Eugène, qui, je crois, vous fera plaisir. C'étoient Gabrielle et Augustine, peintes dans l'attitude où il les avoit

vues pour la première fois ; l'une jouant de la harpe, l'autre du piano, et le rosier placé entre elles deux ; elles étoient d'une ressemblance parfaite. Madame de Belmont donna au tableau toutes les louanges qu'il méritoit, et M. d'Argenss, ajouta :—Il a d'autant plus de mérite, que mon neveu l'a fait de souvenir.—Ah ! mon oncle, reprit naïvement le jeune homme, c'est qu'il y a des souvenirs qui sont ineffaçables. Gabrielle attendrie, détourna enfin les yeux du tableau, regarda Eugène, baisa la main de son oncle, et sortit de la rotonde.

Au lieu du passage obscur qui conduisoit à la carrière, on se trouva sous un berceau recouvert de jasmin, de chèvre-feuille et de roses. Au bout de ce berceau étoit un bosquet qui d'un côté touchoit à la forêt, et de l'autre couronnoit un coteau de vignes : au bas du coteau, un superbe vallon bordé d'une vaste prairie que la Loire arrosoit,

et dans le lointain une fertile campagne offroient presque d'un seul coup-d'œil une des perspectives les plus agréables que la nature pût présenter dans toute sa richessé. M. d'Argenss fit rentrer ses nièces dans le bosquet, sous prétexte que la chaleur étoit excessive, et bientôt on découvrit un petit temple dont l'architecture étoit aussi simple qu'élégante. Huit colonnes de marbre blanc soutenoient l'édifice, l'inscription portoit : *à la tendresse filiale*. Gabrielle, par ordre de son oncle, frappa à la porte du temple : aussitôt une douce harmonie se fit entendre, et une voix mélodieuse chanta les paroles suivantes :*

Plus de regrets, plus de tristesse,
 Vous allez renaître au bonheur ;
 Livrez vos cœurs à l'allégresse ;
 Il est un Dieu consolateur.

La voix cessa ; plusieurs paysans et pay-

* Opéra du Major Palmer.

sannes vêtus en bergers, les hommes en habits gris et en rubans couleur de rose, et les femmes en blanc, sortirent des différentes parties du bosquet, et vinrent déposer chacun un vase de fleurs sur le péristyle du temple. Deux petites filles de la plus jolie figure possible couronnèrent les deux sœurs d'une guirlande de roses, en répétant :

Livrez vos cœurs à l'allégresse ;

Il est un Dieu consolateur.

Augustine, transportée de joie, embrassoit son oncle, sa sœur, et madame de Belmont ; elle sautoit, rioit, et pleuroit tout à la fois. Gabrielle, placée entre son oncle et son cousin, tenoit la main du premier, la portoit à ses lèvres, et les pleurs de la reconnoissance arrosoient cette main ; mille idées confuses se croisoient dans sa tête ; elle étoit trop émue pour pouvoir exprimer les sentimens dont elle étoit agitée.—Suis le conseil de l'oracle, lui dit monsieur d'Argenss,

Livre ton cœur à l'allégresse ;
Il est un Dieu consolateur.

Mais sortons un moment de ce bosquet, puisqu'il t'agite si fortement, et entrons, si tu le veux, dans ce parterre.

Un berceau pareil au précédent conduisit à une grotte tapissée de mousse. Au milieu de cette grotte étoit la jolie fontaine ; les bords en étoient, comme autrefois, garnis de fleurs ; par une ouverture qu'on avoit pratiquée, les eaux, au lieu de se perdre sous le roc, serpenoient à travers le parterre et les jardins. On n'avoit rien changé à la cascade et au petit bassin ; mais au bruit de la première se mêloit le ramage d'une foule d'oiseaux qui voltigeoient au-dessus de la fontaine, dans un joli pavillon de verdure. On montoit à ce pavillon par un escalier taillé dans le roc et caché par l'un des piliers de la fontaine. De là on découvroit l'immense forêt de Roseville, des coteaux fertiles,

des avenues superbes, la chaîne de rochers couverts de raisins et des plus beaux fruits de la terre; la ville de Tours baignée par la Loire, une vallée remplie de nombreux troupeaux, et des chaumières éparses çà et là. On étoit au commencement de la moisson; tout respiroit l'abondance et offroit le plus délicieux tableau des plaisirs champêtres.

En sortant du pavillon, on entra dans un jardin potager très-vaste et très-bien soigné. Le fils du père Thomas, qui en étoit jardinier, les conduisit dans toutes les serres chaudes qui contenoient des orangers, des arbrisseaux très-rares, ainsi que différens fruits; du potager on passa aussitôt dans une jolie ferme située à la place où étoient autrefois les fours à chaux. La partie du souterrain jadis inhabitée étoit transformée en une grange, des écuries, des étables et des remises pour les voitures.

Près de là étoit un très-beau pressoir ; Marguerite et ses neuf enfans, vêtus d'habits neufs, sortirent de la ferme, et monsieur d'Argenss la présenta comme voisine, concierge et fermière du roc.— Que le bon Dieu vous comble de bénédictions, et vous rende aussi heureuses que je le suis moi-même, mes chères demoiselles ! leur dit cette bonne femme, et je mourrai contente. Madame de Belmont demanda pourquoi tant de tables étoient dressées dans la ferme, et même dans la cour.—Pour les bergers et les bergères, répondit M. d'Argenss, qui sont tous vassaux de Roseville. Mais cela me fait penser, mesdames, que vous devez être fatiguées et qu'il est temps de vous reposer ; vous devez avoir appétit.

On rentra à la maison, et l'on se mit à table ; le dîner fut silencieux et cependant agréable. Monsieur d'Argenss jouissoit de la surprise qu'il avoit pro-

curée à ses nièces ; mais il paroissoit inquiet. Madame de Belmont étoit d'une douce gaîté et répondoit à celle d'Augustine qui jouissoit de tout avec délices. Gabrielle mangeoit peut, parloit encore moins ; elle sourioit à son oncle et brûloit de l'interroger sur ses parens, mais elle n'osoit s'y résoudre. Eugène s'efforçoit de partager la joie d'Augustine et de tranquilliser Gabrielle ; il lui répétoit à chaque instant les paroles de l'oracle, en regardant souvent à sa montre. Aussitôt après le dîner, il monta à cheval, leur promettant de revenir bientôt. — Tout le monde a l'air si sérieux, dit-il en riant, que je vais voir si je pourrai vous amener meilleure compagnie. — Quelle injure ! s'écria madame de Belmont. — Je vous demande pardon, madame, j'aurois dû dire une plus gaie ou du moins plus agréable pour ma cousine Gabrielle qui ne nous dit pas un mot. Et il sortit à l'instant du salon.

Peu de temps après son départ, Gabrielle et Augustine s'étant approchées de la fenêtre, virent les jardins illuminés ; la maison et l'avenue de la forêt étoient décorées de lampions de toutes sortes de couleurs et qui formoient les chiffres A. G. R. Tout à coup, du milieu de la forêt, plusieurs fusées s'élancent dans les nues ; des cris de *vive monsieur le comte, vive madame la comtesse*, retentissent de toutes parts. Gabrielle et Augustine, vivement émues, demandent à leur oncle pourquoi ces cris de joie.—Tout doit vous annoncer, leur dit-il, le plus grand bonheur ; vos parens . . .—Quoi ! mon oncle, s'écrient les deux sœurs en tombant à ses pieds, ils vivent ?—Oui, mes chères enfans, et vous allez les revoir. Les cris de *vive le comte, vive la comtesse*, redoublent ; une voiture approche.—Je suis heureux : embrassez-moi, mes chères nièces, s'écrie monsieur d'Argenss ; voici votre

père et votre mère. Gabrielle et Augustine s'élancent vers leurs parens, et tombent évanouïes à leurs pieds : elles n'entendent même pas les derniers mots de leur oncle, et ne reprennent connoissance que dans les bras de leur père et de leur mère, qui les couvroient de baisers et de larmes.—Ma mère, mon père !—Mes enfans !—Mon frère ! telles étoient les seules paroles que l'on pouvoit entendre ou prononcer. Madame de Belmont, les yeux mouillés des plus douces larmes, considéroit cette scène de bonheur avec attendrissement, et admiroit en secret les voies miraculeuses que la Providence emploie pour satisfaire à la justice divine et récompenser la vertu.

Après que les premières émotions de bonheur, si vives et si rares, furent un peu calmées, monsieur d'Argenss présenta à son frère et à sa belle-sœur Madame de Belmont, comme l'amie de ses

nièces, et celle qui l'avoit remplacé auprès d'elles. Quant à Eugène, il étoit connu du comte et de la comtesse. Augustine, entrelacée dans les bras de sa mère, reprocha tendrement à son oncle de lui avoir laissé ignorer l'existence de deux personnes si chères, et qu'elles pleuroient tous les jours.—Je craignois, lui dit-il, ma chère enfant, de vous donner un espoir que je n'avois pas moi-même: les premières nouvelles étoient si incertaines, que je n'osois vous les communiquer; tel a été le motif de l'absence d'Eugène. Lorsqu'à son retour il m'apporta des nouvelles plus positives, c'est-à-dire une lettre même de mon frère, je fus encore obligé au secret, d'après les instantes prières de votre père qui vouloit lui-même vous surprendre, afin de voir s'il seroit reconnu de vous. J'ai gardé le secret aussi bien que je l'ai pu, jusqu'au moment qui a précédé son arrivée. Je craignois cependant qu'une

aussi vive émotion ne vous fût fatale. J'ai cherché à vous préparer à votre bonheur, toute la journée ; votre anxiété, en entendant le nom de vos parens, les fusées qui étoient le signal que j'avois commandé de faire lorsque l'on apercevroit la voiture, ma propre émotion m'ont arraché mon secret, et c'est à mon frère à me le pardonner ; entendez-vous, petite grondeuse ? Vous devez plutôt me remercier du bonheur que vous éprouvez maintenant, et auquel vous ne vous attendiez pas. Et toi, ma chère Gabrielle, me gardes-tu aussi rancune ? As-tu quelque envie de me quereller ? — Non, mon cher oncle ; je suis trop heureuse pour y penser.

Madame de Belmont observa que les voyageurs pouvoient avoir appétit ; et le souper étant servi, tout le monde passa dans la salle à manger. La comtesse, placée entre ses deux filles, leur fit raconter toutes leurs aventures depuis le moment

où elle les avoit quittées. Elle admiroit ses chères enfans, et les interrompoit à chaque instant par les plus tendres caresses. Le comte de Roseville remercioit la Providence, de la protection qu'elle avoit accordée à sa famille, et du bonheur qu'il retrouvoit auprès d'elle. M. d'Argenss étoit au comble de la félicité; madame de Belmont oublioit presque ses infortunes en voyant ses amis heureux. Pour Eugène, il écoutoit Gabrielle, regardoit ses parens avec inquiétude, et craignoit qu'ils ne consentissent pas au projet de M. d'Argenss, ou qu'ils n'eussent d'autres vues pour leur aimable Gabrielle.

Lorsque cette charmante fille eut terminé son récit, la comtesse leur dit :— Mes chères enfans je ne puis vous raconter, ce soir, que très-succinctement nos malheurs; mais votre père se propose de les écrire, et vous verrez par quel chemin la Providence nous a conduits au

bonheur dont nous jouissons en ce moment !

En vous quittant, je courus à la prison : je me nommai au geolier, et je le suppliai de me laisser voir mon mari, s'il existoit encore. Cet homme, touché de l'expression de mon désespoir, me conduisit dans un galetas, au haut de la maison, où je trouvai mon cher Auguste sur un misérable grabat, avec une fièvre extrêmement dangereuse. Je me jetai aux genoux du geolier, pour obtenir la permission de soigner mon mari. Mes larmes, mes prières, et tout l'argent que j'avois sur moi engagèrent enfin cet homme à m'accorder ce que je demandois ; mais un officier étant entré dans ce moment, me déclara que j'étois prisonnière. J'eus toutes les peines du monde à obtenir pour mon mari les secours d'un médecin ; et pendant un mois je désespérai de sa vie. L'affreuse crainte de le perdre, jointe au tourment que j'éprou-

vois sur les dangers auxquels je vous savois exposées, mirent mon cœur à la torture. J'offrois sans cesse mes prières et mes larmes à ce Dieu plein de miséricorde et de bonté qui nous réunit maintenant ; je le suppliois de vous protéger, me soumettant pour moi et votre père, à sa sainte volonté ; à chaque instant je m'attendois à la mort de mon époux. Enfin Dieu permit qu'il se rétablît, et peu de temps après nous fûmes exilés.

On nous embarqua pour Cayenne ; heureusement le capitaine de notre vaisseau étoit le fils d'un vieil intendant du comte de Melval, votre grand-père : il avoit les plus grandes obligations à votre père, et nous traita avec tous les égards possibles. Une affreuse tempête nous ayant jetés sur les côtes de Portugal, il fut obligé d'y relâcher, et nous remit, avec toutes les précautions possibles pour sa propre sûreté, sur un vaisseau marchand dont le capitaine étoit de ses amis ; ce

vaisseau faisoit voile pour St. Domingue et nous y conduisit. Nous espérions y trouver des secours chez le frère de mon mari. Jugez de notre désespoir, lorsqu'en arrivant nous apprîmes les malheurs et le départ du comte Henri.

Cependant, quelques parens de sa femme nous accueillirent avec intérêt ; mais la liberté que l'on accorda aux esclaves, peu de temps après notre arrivée, et leur révolte, obligèrent la plupart des propriétaires à fuir de leurs habitations et à chercher asile en pays étranger. Nos amis s'embarquèrent pour la Jamaïque, et nous emmenèrent avec eux. L'année suivante, nous passâmes en Angleterre où nous eûmes le malheur de perdre nos généreux amis. Sans argent, sans connoissances, sans autre recommandation que nos infortunes, nous fûmes cependant accueillis et secourus par la générosité du gouvernement An-

glois. Mais il y avoit tant de nos compatriotes dans la même situation que nous, que ces secours, dont le total étoit considérable, n'étoient que peu de chose pour chaque individu. Ils furent loin de nous suffire pendant une longue maladie qui nous accabla, Auguste et moi, presque en même-temps. Le ciel toujours propice, nous sauva, par les secours de lady Clarendon, qui prit de nous le plus grand soin.

Lorsque nous fûmes rétablis, elle me proposa une place d'institutrice auprès des enfans d'une de ses amies, et une d'instituteur pour mon cher Auguste, dans une autre famille. Notre situation nous fit une loi d'accepter; mais quoique habitués au malheur, nous ne l'étions pas encore à la dépendance; et je sentis que l'on a plus de courage pour supporter toutes les autres infortunes, que la gêne sans cesse renaissante, qui résulte d'une

position fausse pour laquelle le ciel ne sembloit pas nous avoir fait naître. Lorsqu'au souvenir de mes chères filles et des dangers qui les entouroient se joignoit celui de la perte de notre rang, de notre fortune, malgré les bontés de milady, je me sentois accablée sous le poids de ma chaîne. L'être malheureux dont le cœur est blessé par l'infortune est si susceptible, qu'il faut peu de choses pour rouvrir des blessures à peine cicatrisées, et ce n'est pas dans la dépendance, quelque douce qu'elle soit, que l'on peut en guérir.

Nous n'osions tenter aucun moyen de vous faire parvenir de nos nouvelles dans la crainte de faire découvrir votre retraite ; car je me flattois souvent que vous y viviez en sûreté. Je comptois sur la prudence et le courage de ma chère Gabrielle. Je vous mettois toutes deux sous la protection du Tout-Puisant ; jour et nuit je le priois pour vous,

mes enfans ; j'espérois encore que le pauvre Richard avoit échappé à la mort, et vous servoit.—Comment, interrompit Gabrielle, ce bon domestique n'étoit donc point avec vous ?—Hélas ! nous n'avons jamais su ce qu'il étoit devenu, et puisqu'il n'est pas revenu au souterrain, il est à croire qu'il a péri. Je le regrette sincèrement, continua la comtesse ; sans lui, sans ses soins à préparer cette retraite, comment mes chères filles eussent-elles échappé à la misère et à la mort ? Cette idée me fait frémir même en les embrassant.

On plaignit le pauvre Richard, et chacun le regretta. Au bout de quelques momens, la comtesse reprit ainsi :—J'eus occasion d'aller chez M. Thellusson, le banquier ; son fils étoit sur le point de passer en France ; je lui donnai une lettre pour M. Perregaux, banquier du père de mon mari, et je le chargeai de prendre des informations sur les héritières de

Roseville et sur mon beau-frère le comte Henri. Malheureusement il perdit ma lettre ; mais se ressouvenant du nom de Roseville, que cependant il ignoroit être le mien, il s'acquitta d'une partie de ma commission.—Oui, interrompit M. d'Argenss, M. Perregaux m'ayant écrit, je soupçonnai que les personnes qui s'intéressoient aux demoiselles de Roseville et à leur oncle, pouvoient être leurs parens ; cependant ne voulant point donner à mes nièces une fausse joie, j'envoyai mon neveu à Hambourg, chez une personne qui pouvoit se procurer des lettres de Londres en très-peu de temps. J'écrivis à M. Thellusson auquel ma sœur s'étoit adressée, et je le chargeai de remettre une lettre au comte Auguste de Roseville, s'il pouvoit le découvrir ; et dans la supposition où la personne qui l'avoit chargé de prendre des informations sur moi et sur mes nièces seroit le comte lui-même, de lui fournir tout l'argent qui

lui seroit nécessaire pour passer en France sur-le-champ. Mon cher Auguste reçut la lettre et les fonds que je lui envoyois ; il partit pour Hambourg et resta chez mes amis pendant un mois ; alors il m'écrivit de tenir son arrivée secrète, même pour ses filles. J'employai tous les amis de M. Perregaux pour obtenir la radiation du jugement inique qui l'avoit condamné, et j'eus le bonheur d'y réussir. Eugène arriva ; quelques jours avant, il avoit vu le comte et la comtesse en bonne santé. Son mariage que j'avois arrêté avec Gabrielle, pour l'anniversaire du jour où j'avois eu le bonheur de trouver mes chères nièces au souterrain, fut différé ; nous calculâmes le jour et l'heure précise de votre arrivée ; et pour tromper l'impatience que j'éprouvois moi-même du plaisir de vous voir, je ne changeai rien aux préparatifs de la fête que je m'étois proposé de donner à mes nièces. J'ai fait bâtir cette maison sur le rocher

même qu'elles ont habité pendant six ans; je n'ai eu que quelques terres des environs à acheter et du bois à abattre, pour en faire une habitation commode, même agréable; c'étoit le présent de noce que je destinois à Gabrielle. Maintenant c'est à son père et à sa mère à disposer de la main de leur enfant. Tout ce que je puis ajouter, c'est que les vertus de mon Eugène, ses qualités personnelles, son caractère enfin, le rendent digne de Gabrielle. La fortune de mon neveu se monte à deux cent mille livres de rente. J'en ai à peu près autant, et je les lui destine, si cette alliance a lieu. Ce mariage assureroit le bonheur de Gabrielle et d'Eugène, et me combleroit de joie.

Eugène tomba aux genoux du comte et de la comtesse, en les priant de consentir à son bonheur et de l'accepter pour gendre. Le comte et la comtesse, prévenus en sa faveur par les parens de ce

jeune homme qui les avoient si amicalement reçus en Amérique, et d'ailleurs touchés de l'empressement qu'il avoit mis à les obliger, et de tout ce que disoit le comte Henri en faveur de son caractère et de ses vertus, qu'ils considéroient bien plus que sa grande fortune, consentirent avec joie à ce mariage qui eut lieu huit jours après leur arrivée.

Les nouveaux époux firent leur résidence habituelle à la jolie maison du roc ; le comte Henri resta au château avec son frère et sa belle-sœur. Comme je l'ai déjà dit, son caractère étoit entièrement changé ; il étoit devenu le plus doux et le plus aimable des hommes ; il oublia ses malheurs dans la société de son frère et de sa belle-sœur, de son neveu et de ses nièces. Augustine, aussi aimable que sa sœur, et non moins jolie, vient d'être unie à un jeune homme estimable dont elle fait le bonheur par ses vertus. Madame de Belmont devint bientôt

l'amie de la comtesse de Roseville qui ne veut s'en séparer qu'à la mort : et il ne se passe pas un jour que toute cette intéressante famille ne se réunisse, soit à Roseville, soit au roc.

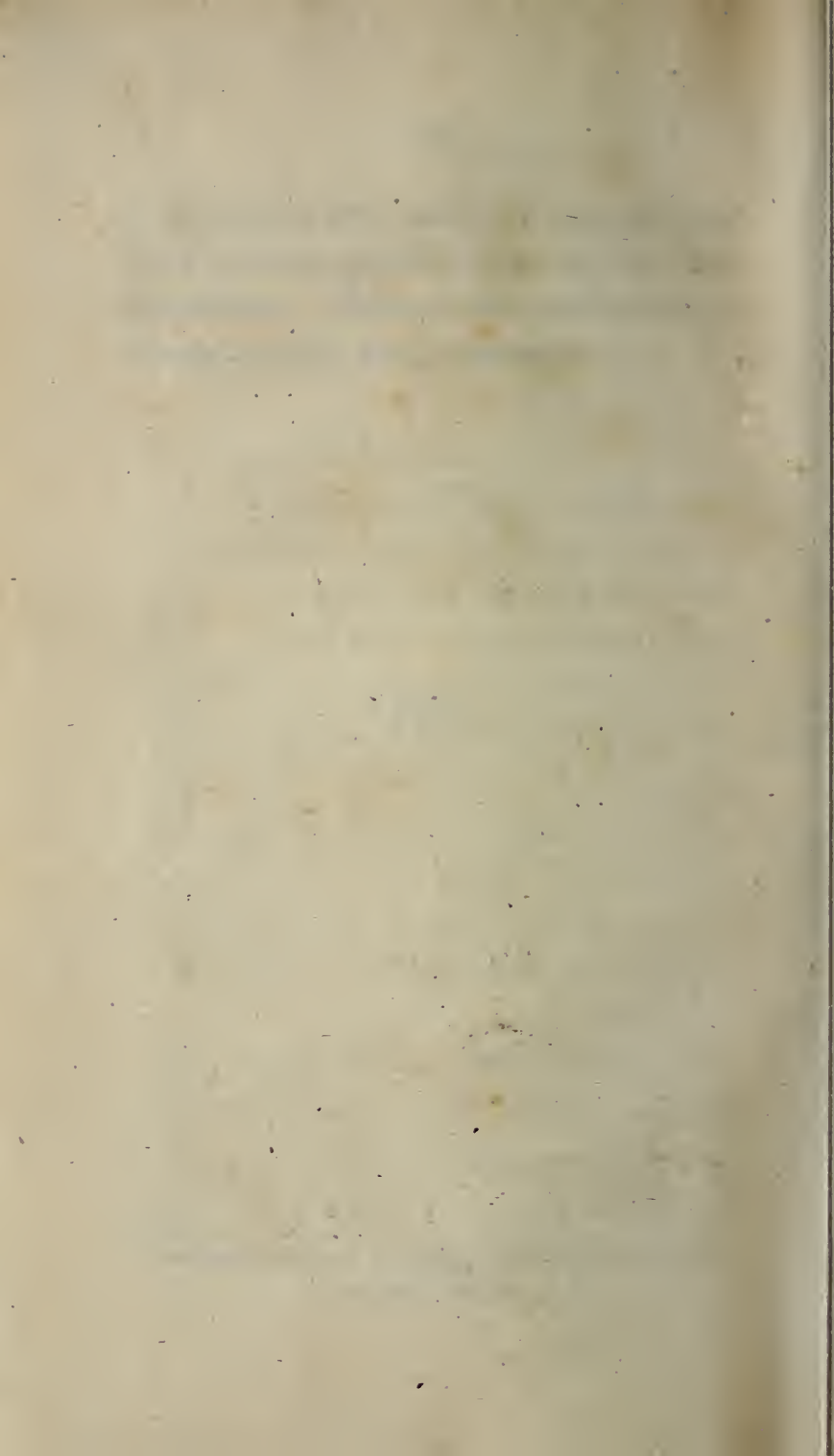
Le pauvre Richard reparut quelques mois après ses maîtres, avec une jambe de moins et couvert de blessures. Ce fidèle serviteur avoit été force de marcher aux frontières, et au bout de huit ans, ne pouvant plus servir, on lui donna son congé. Il revint au château de Roseville, où il fut reçu avec d'autant plus de plaisir, qu'on ne s'attendoit plus à le revoir ; il fait partie de la famille, qui ne s'en séparera jamais ; le comte se propose même d'écrire ses aventures avec les siennes.

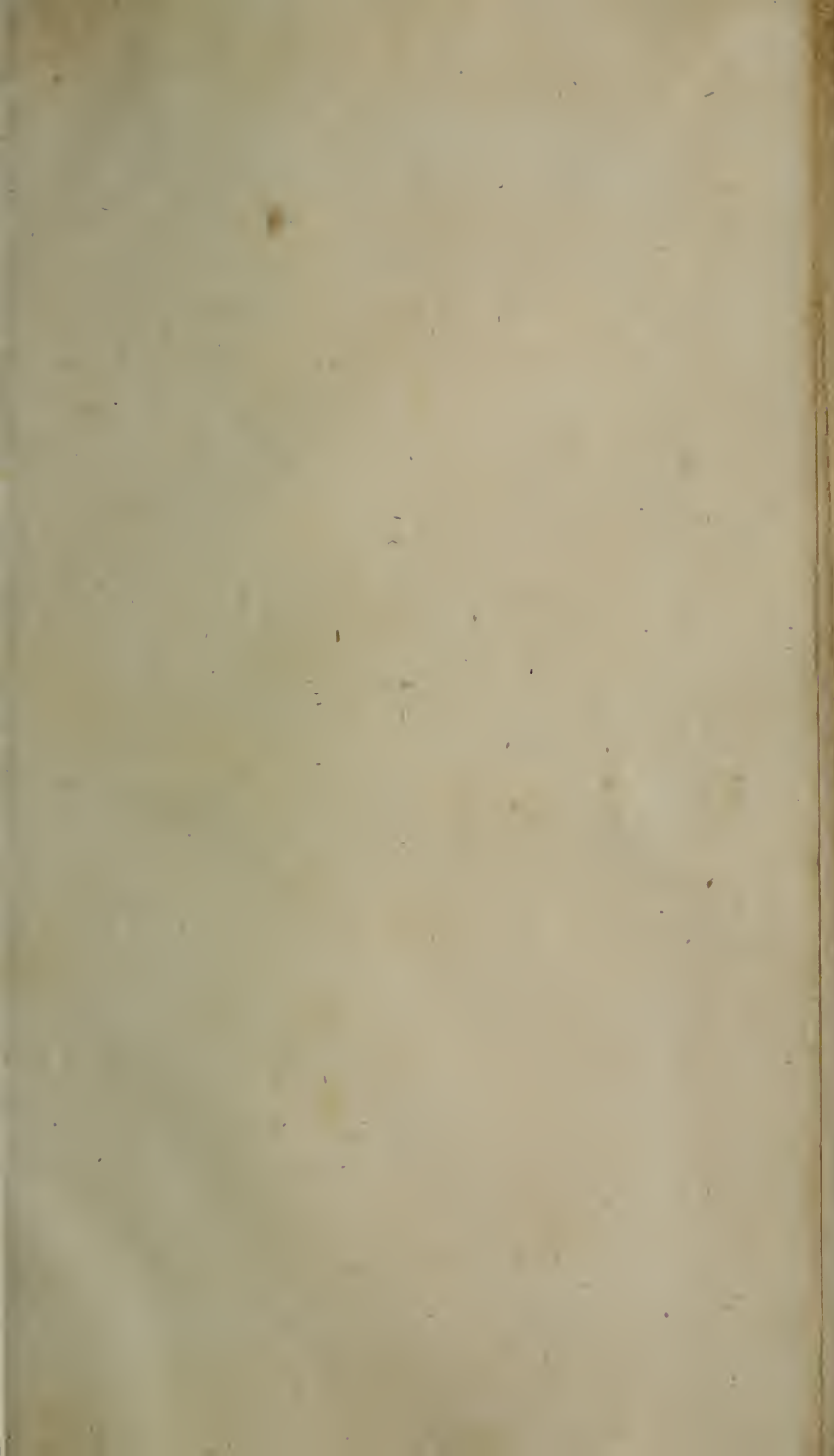
Le père Thomas et la bonne Marguerite se sont alliés par le mariage de leurs enfans et vivent heureux auprès de leurs bienfaiteurs. Toute la famille

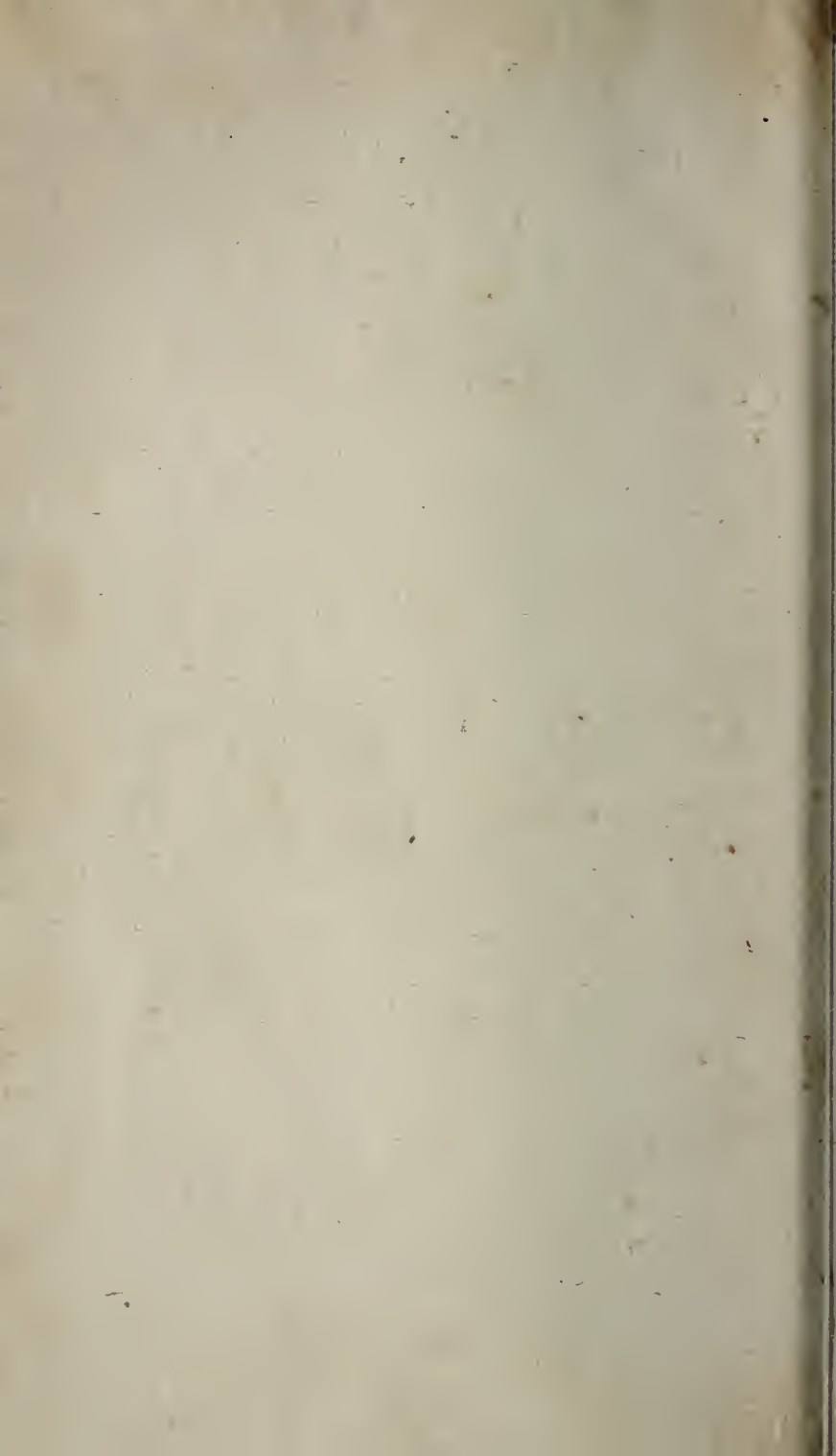
de Roseville jouit enfin d'une paix et d'un bonheur qu'elle a achetés par bien des larmes. Puisse-t-elle désormais ne rencontrer que des jours sereins !

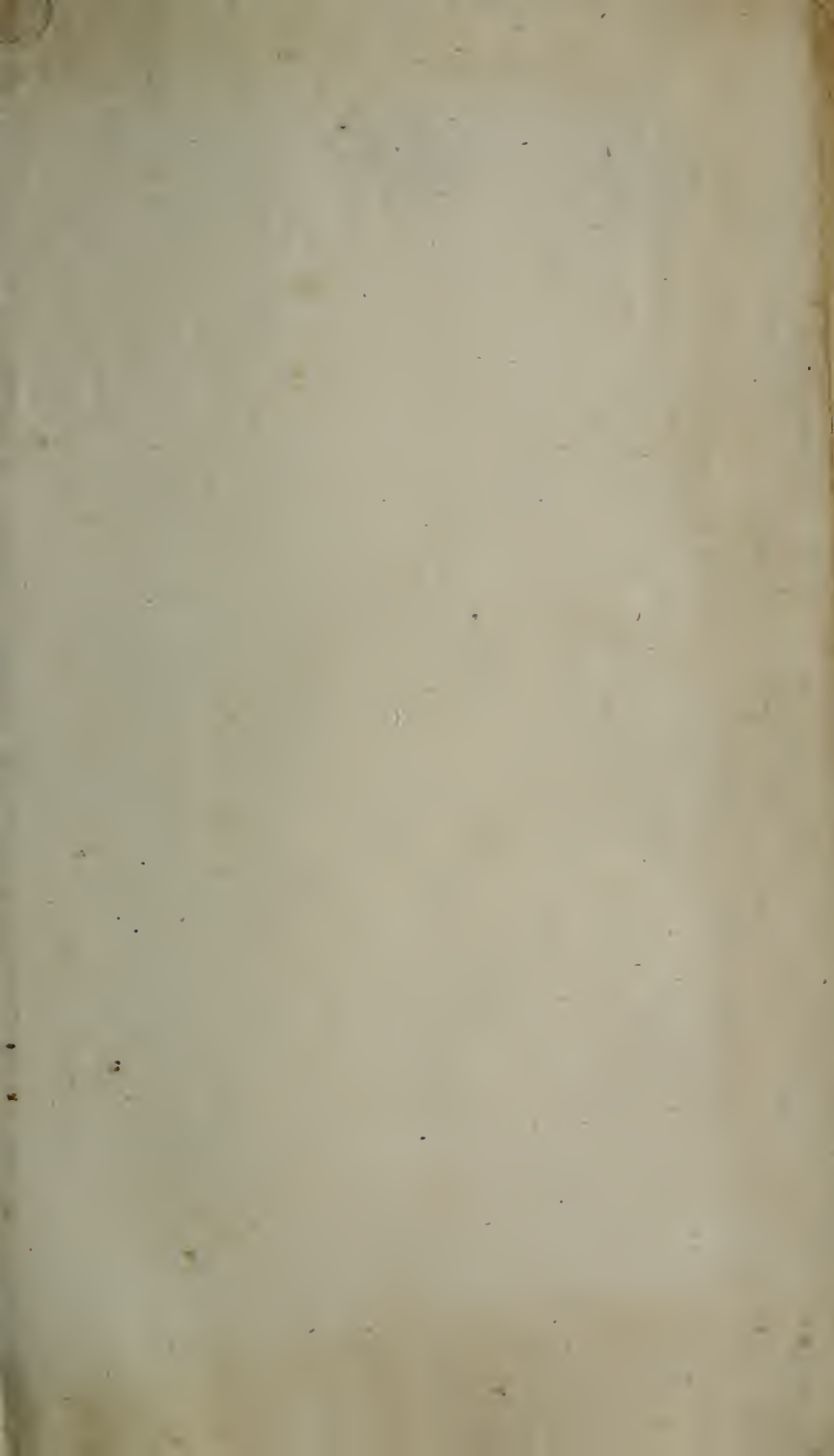
FIN.

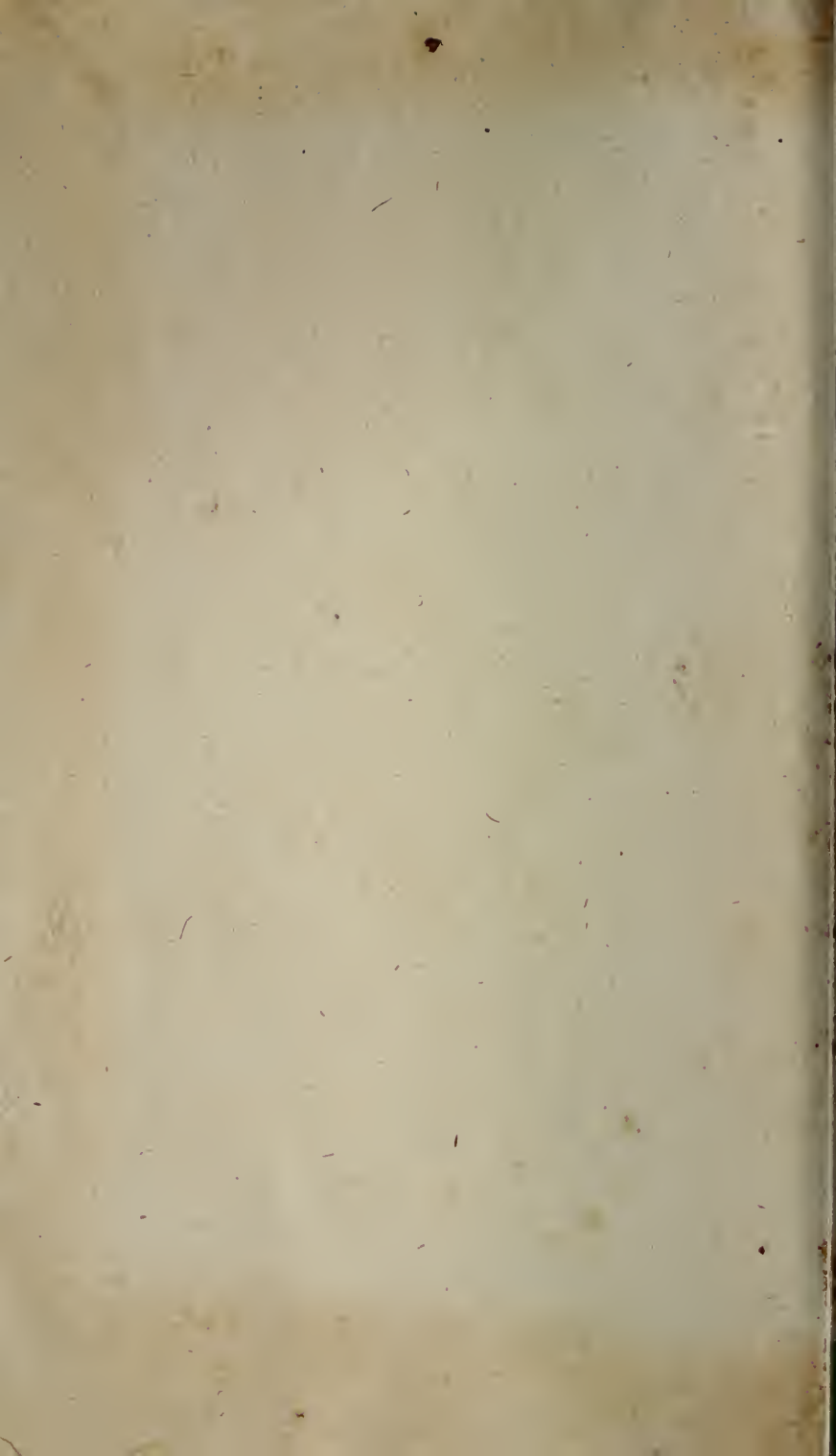




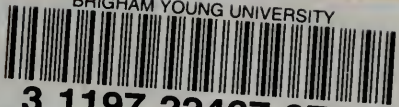








BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY



3 1197 22467 9792

